

ALBÉRIC GLADY

JOUIR



PARIS

LIBRAIRIE DU XIX^e SIÈCLE

GLADY FRÈRES, ÉDITEURS

10, RUE DE LA BOURSE, 10

—
1875

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

3902

Jour

Albéric Glady



Glady Frères, éditeurs, Paris, 1875

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

À MON VÉRITABLE AMI

À LOUYS GLADY

MON FRÈRE BIEN-AIMÉ

Tu as voulu que ces pages soient imprimées — c'est donc doublement à toi qu'elles doivent être dédiées : acceptes-en l'hommage comme marque de notre bien vive affection.

À toi et tout à toi,

ALBÉRIC.

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

[IX](#)

[X](#)

[XI](#)

[XII](#)

[XIII](#)

[XIV](#)

[XV](#)

[XVI](#)

[XVII](#)

[XVIII](#)

[XVIII](#) ([bis](#)).

[XIX](#)

[XX](#)

[XXI](#)

[XXII](#)

[XXIII](#)

[XXIV](#)

[XXV](#)

JOUIR

I

Octave P***, notre héros, est un jeune homme de grande race, de physique ordinaire et de taille moyenne : caractère entier, observateur, réfléchissant beaucoup et n'agissant qu'après mûres réflexions.

Ennemi acharné des mœurs sociales de notre époque, et critiquant, comme elle le mérite, cette soif inextinguible qui nous dévore et qui se définit par ce mot — *jouir*.

Loin d'avoir les idées de son siècle, qui ne demande et ne veut que du plaisir, lui est avide de bonheur.

Jeune et riche, il habite Paris depuis quelques années, où il est chef d'une grande entreprise.

Ses goûts et ses idées ont toujours été pour le mariage.

Son frère est marié à Bordeaux, et c'est sa belle-sœur qui s'est chargée de le faire marier.

Le 1^{er} mai 18.., il reçut une lettre de son frère lui disant de venir, que sa femme était certaine d'avoir rencontré cette perle si rare qu'il avait rêvée et qu'il cherchait.

Il n'hésita pas, le lendemain il partit.

Il ne fut pas plutôt arrivé qu'il accabla sa belle-sœur de questions.

« Vous la verrez demain, lui dit-elle, on vous présentera.

— Mais, ne cessait-il de lui dire : quelle est votre impression à vous ? Comment est-elle ? Comment la trouvez-vous ?

— Mon impression ! vous y tenez absolument ; eh bien, je vais vous la décrire le mieux que je le pourrai.

Inutile de vous dire qu'elle est de très-bonne famille, et qu'elle a une fort belle dot, ce qui ne gâte rien, au contraire.

Quant à elle, mon ami, elle est tout simplement adorable !... De taille moyenne, mais plutôt petite. Un corps frêle, une taille divine, si fine, qu'en la serrant on craint de la briser, et une telle souplesse dans la démarche qu'on croirait voir une fleur se balancer sur sa tige.

— Mais, savez-vous, chère belle-sœur, que vous êtes poétique ?

— Je ne sais pas si je suis poétique ; ce que je sais, c'est que je fais un portrait et qu'il me sera très-difficile d'en faire ressortir toutes les beautés et tous les attrait.

— Continuez...

— Elle est blonde, son teint est blanc et rose. Petite main et petit pied, et c'est ici le cas de placer ces deux vers que vous m'avez appris vous-même :

Un pied comme la main, et la main si petite
Qu'à peine y voyait-on la place d'un baiser.

— Vous avez bonne mémoire.

— Une femme retient toujours ces jolies choses-là. Je continue : les bras ronds et potelés, les attaches des plus aristocratiques, c'est dire les plus fines.

— C'est cela ! la distinction se reconnaît, aux extrémités.

— Vous m'interrompez toujours.

— Non, j’amplifie en approuvant.

— La main surtout admirablement faite, doigts effilés, presque pointus, et à leurs extrémités de tous petits ongles roses se confondant avec la chair ; de petites fossettes à la jointure des doigts, et le tout potelé et doux comme du satin, mais d’une douceur, d’une finesse tellement remarquables, qu’en lui serrant la main dans l’obscurité, il semble qu’elle est gantée.

Une poitrine abondante, dirait mon mari, et j’ajoute n’exigeant pas le corset.

Une tête mutine, des yeux bleus, grands et veloutés, un tout petit nez, une jolie petite bouche avec des lèvres d’un rouge vif, mais tendre, qui, lorsqu’elle sourit, laisse voir trente-deux perles d’un blanc de lait.

Somme toute, jolie, belle, mignonne au possible, faite pour être aimée... Voilà, mon cher beau-frère, la femme que je vous destine ; vous le voyez, toutes vos exigences sont bien remplies.

— Bien certainement, si, comme je le crois, l’original répond au portrait que vous venez de me faire ; vous me rendez confus, et je ne sais comment vous remercier.

— Vous voir heureux, votre bonheur seront ma récompense.

— Comme vous êtes bonne !

— Je suis très-heureuse de l’être pour vous, vous êtes un jeune homme comme on en voit malheureusement trop peu, et vous méritez au delà tout ce que l’on peut faire pour vous.

— Merci, mille fois merci. »

.

Inutile de dire avec quelle impatience Octave attendit le lendemain, jour de la présentation !

Nous nous permettrons à ce sujet une critique.

Quelles bizarres choses que ces premières entrevues ayant pour but le mariage !

Quoi de plus stupide au fond ! Tout le monde est guindé, gêné, embarrassé même, chacun voudrait paraître avec le plus d’avantages possible, ou tout au moins sous son vrai jour, ce qui est très-difficile.

On parle peu de peur de trop parler, on est circonspect. On se regarde à la dérobée, sans en avoir l'air. Un rien vous nuit et vous désavantage ; un nœud de cravate mal fait, les cheveux trop sur les yeux, une toux imprévue, un rire inattendu, tous ces riens font un total avec lequel il faut compter.

La conversation roule sur tout et sur rien, tout le monde sait de quoi il s'agit et personne ne peut et ne doit en parler. On est là pour se voir et se montrer. Lui plaît-il ? lui plaît-elle ? Abîmes sans fond que tous désirent tant connaître ! Aussi active-t-on, autant qu'on le peut, ces sortes d'entrevues pour en connaître au plus vite le résultat, le dénouement.

II

Ce lendemain tant désiré et tant attendu arriva enfin.

Octave s'avoua franchement qu'il n'acceptait une semblable présentation qu'après toute la louange que lui avait faite sa belle-sœur de la jeune fille qu'on lui destinait ; car, disait-il, on devrait trouver des moyens moins prosaïques.

Jeanne, c'était son nom, était au-dessus de tous les éloges qu'on avait faits d'elle ; aussi le séduisit-elle en tous points.

Par la suite il en devint éperdument amoureux. Son cœur lui disait qu'il n'allait pas l'aimer, mais bien l'idolâtrer !

« Ô ma belle Jeanne, se disait-il, quelle vie heureuse je vais vous faire ! »

.

Il resta quelques jours chez son frère et quotidiennement allait voir sa chère fiancée, en lui offrant chaque fois un joli petit bouquet.

Il aimait ce rire argentin qu'il entendait à son entrée dans le salon ; elle trouvait ça drôle, peut-être même ridicule, de ce qu'il apportât lui-même ces fleurs, au lieu de les envoyer quelques instants avant sa visite.

Mais il avait ses raisons pour agir de la sorte.

Il ne voulait pas qu'après avoir touché ces fleurs, elles le fussent par d'autres mains que les siennes. C'était un raffinement tout poétique qu'il lui dit avant son départ, et qu'elle goûta comme il le méritait.

Ah ! combien ces doux entretiens de fiancé à fiancée l'émerveillaient !
« C'est là, se disait-il, que je voudrais voir tous nos sceptiques ! Comme c'est doux ! comme c'est bon ! comme l'on est heureux ! »

.

Bien souvent il avait entendu dire que c'était ce qu'il y avait de meilleur dans le mariage. C'est possible, se disait-il, pour quelques-uns, mais pour moi c'est le commencement du bonheur, de la jouissance la plus pure, la plus divine, pourrais-je dire !

.

Ses affaires le réclamant à Paris, il fallut partir.

Il demanda à sa fiancée tous ses goûts, ce qu'elle aimait et surtout ce qu'elle préférait, afin de pouvoir satisfaire toutes ses fantaisies, tous ses caprices.

Il lui demanda un souvenir d'elle, quelque chose lui ayant appartenu, un ruban, un rien ; et ce rien, de Bordeaux à Paris, il le couvrit de baisers !... Il ne se faisait pas de honte de se l'avouer, il était fou d'amour.

III

Nous sommes au mois de juin, un samedi, la veille du grand prix de Paris. Le boulevard des Italiens est plus animé que d'habitude. La capitale attire pour ce grand jour une foule de provinciaux et d'étrangers.

La chaleur a été excessive toute la journée ; ce n'est que vers six heures que la température s'est un peu rafraîchie, aussi les tables extérieures des cafés commencent-elles à se garnir.

De la rue Le Peletier à la rue Taitbout, un grand jeune homme brun se promène d'un air ennuyé.

Albert de G..., c'est son nom, est un de ces viveurs parisiens pour lesquels la vie n'a d'autre but que le plaisir.

Un grand nom, de gros revenus, jeune, beau garçon, un blasé s'il en fut, voilà l'homme.

Comment est-il l'ami intime de notre héros, d'Octave P... ? Il nous est impossible de le dire ; seulement, si deux amis furent jamais intimement liés, c'est certainement ces deux êtres.

Deux hommes bien différents, deux caractères bien opposés et pourtant unis presque comme deux frères.

Les extrêmes se touchent, dit-on, et c'est bien vrai, c'est la loi des contrastes ! Elle fait des rapprochements bien bizarres parfois.

Albert de G... attend son ami Octave P... à qui il a donné rendez-vous.

Il paraît préoccupé. Impatienté de se promener, il s'installe devant Tortoni et demande un madère.

À peine est-il servi, que son ami Octave apparaît.

« Bonjour, Albert ! Y a-t-il longtemps que vous êtes là ? Vous ai-je fait attendre ?

— Depuis longtemps, non. Mais je vous attendais.

— Il est six heures un quart à peine.

— Je le sais, cher ami, aussi n'étais-je pas inquiet. Que voulez-vous prendre ?

— Qu'est-ce que vous buvez là ?

— Du madère, qui n'est ma foi pas mauvais ; en voulez-vous ?

— Je veux bien !

— Alors, Octave, c'est bien entendu, vous allez vous marier et vous me donnez jusqu'à lundi matin pour vous en dissuader.

— Avouez franchement que vous voulez vous amuser.

— Comment osez-vous parler de s'amuser quand vous allez commettre un crime que j'appellerai de lèse-nature ?

— Comment de lèse-nature ! Il me semble vous l'avoir dit souvent : je crois, et j'en suis convaincu, que le mariage est la vérité sociale fondamentale.

— Avant de vous répondre, d'ouvrir mes batteries, devrais-je dire, il reste bien convenu que vous ne me quitterez pas avant votre départ, car, quoique vous ne me donniez que peu de temps, j'espère en avoir assez pour vous prouver et vous convaincre que le mariage est une duperie sociale.

— C'est entendu. Mais convenez combien il faut que j'aie d'affection pour vous pour y consentir, car enfin vous allez me briser le cœur, vous savez que je suis amoureux ; j'aimais ma femme en idéal et je l'aime en réalité. *Eurêka*, puis-je m'écrier.

Tout ça doit bien vous étonner de voir un homme aimer une femme qui va devenir sa femme légitime.

— Non, c'est du roman, voilà tout, et il n'y a que les sots qui ne regrettent pas plus tard ces élans, ces faiblesses du cœur.

Voyez-vous, le cœur n'est fait que pour aimer, et quand on veut raisonner, la raison seule doit parler, le cœur doit être libre.

— Mais, au fait, il est près de sept heures, si nous allions dîner.

— Volontiers.

Ils se levèrent, et, bras dessus, bras dessous, montèrent le boulevard.

« Où allons-nous, Albert ?

— Où il vous plaira, mais mon avis serait de dîner en plein air.

— Il est bien tard pour aller à la campagne.

— D'autant plus qu'aujourd'hui il est préférable de rester à Paris, et si vous le voulez bien nous irons dîner aux Champs-Élysées. Êtes-vous fatigué ? Nous prendrons une voiture.

— Non, et je préfère marcher.

— Voyons, mon cher Octave, dit Albert à son ami en lui serrant le bras, dites-moi franchement la véritable raison qui vous force à vous marier. Vous êtes un homme de trop d'esprit, j'en suis convaincu, pour vous marier sottement pour avoir une femme.

Vous connaissez assez la vie pour savoir que sur cent mariages il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui sont de véritables associations financières, où l'argent est tout et la femme — rien !

Or, vous moins que tout autre êtes excusable, et je dirai même plus, vous n'avez pas d'excuses.

La société, je le sais, a été ingrate envers vous, elle ne s'est pas donnée, elle s'est fait conquérir ; en un mot, elle s'est vendue et vous allez la subir dans ce qu'elle a de plus bête, de plus stupide, et, ce qui est certain, de plus inique.

Toujours la même femme, y songez-vous ? réfléchissez-y.

Un homme comme vous, ayant acquis la position que vous avez, après avoir éprouvé tout ce que l'on peut souffrir pour arriver à se faire un nom estimé et surtout estimable, se jeter bêtement dans la plus folle idée qui puisse germer dans le cerveau d'un homme ; non, croyez-moi, arrêtez-vous, il en est temps encore !

Vous allez vous enchaîner pour la vie ; vos chaînes seront de roses, me direz-vous. C'est possible, mais elles flétriront, c'est sûr.

Comment pouvez-vous être aveugle à ce point ? Balzac l'a dit avant moi : le mariage est toujours une bêtise, et puis, appelons les choses par leur

nom, vous allez, ni plus ni moins, émanciper une femme pour vous asservir.

Voyez-vous, mon cher, il n'y a que deux sortes de folies : la vraie, celle qui nous fait enfermer, — et c'est par là que la société essaye de prouver que ceux qui sont dehors ne sont pas fous ; — et l'autre, la folie morale, qui nous fait commettre la plus folle des folies, celle de jurer fidélité à une seule femme, chose qui ne peut être prise au sérieux par aucun de nous et qui est le dernier mot de la bouffonnerie.

— Certainement si je faisais comme tout le monde, je m'exposerais à regretter de m'être uni pour la vie à une femme, mais je sais ce que je fais, et je le sais d'autant mieux que, comme vous voulez bien me l'accorder, j'ai été élevé à l'école du malheur. C'est là, voyez-vous, la véritable école de la vie.

Ah ça, croyez-vous que je veuille faire comme les autres, passer les plus belles années de ma vie dans les boudoirs des femmes prostituées, sans penser, sans lire, sans réfléchir, pour que le dégoût arrive ensuite, le spleen disent les Anglais... et alors on les entend, lorsqu'ils sont repus et blasés, vous tenir mélancoliquement ce langage : « Je vais me marier ; il faut bien faire une fin. » *Une fin !* Il dit vrai le malheureux, oui, une fin ; ce n'est pas une femme, une compagne qu'il lui faut, c'est une garde-malade.

La machine humaine est usée matériellement et moralement. Elle est atrophiée, avachie.

Il dit cocassement : Vertu, tu n'es qu'un mot ! Le fat, le fou ! Il prend une femme qui commence, elle, le lâche, il n'y pense pas. Il a perdu, du reste, l'habitude de bien penser.

Voilà l'homme ! Que penser du rejeton ! de l'espèce !

Vous allez dire que je suis présomptueux, rempli de fatuité, plein de moi ! Eh bien, oui ; dites ce que vous voudrez, pensez de moi comme de lui. Fat ou fou, peu m'importe, j'aurai le courage de mon opinion, qui ne se base que sur ma raison et sur ma conscience. Je le dis franchement, ils finissent. Je dis vrai, l'humanité entière m'approuve, le monde me donne raison.

Moi, j'ai la prétention en me mariant de commencer, oui, de commencer.

Je sais très-bien que la société est injuste et qu'elle ne favorise pas ce qu'elle devrait aider et encourager ; mais ce que vous ne pouvez nier, c'est

que le travail, la sagesse et l'intelligence unis ensemble ne soient tôt ou tard récompensés.

Tant pis pour ceux qui ne savent pas attendre.

Oui, vous l'avez dit, moi plus que tout autre je devrais en vouloir à la société qui n'a été juste pour moi que lorsqu'il lui a été impossible de faire autrement.

Mes débuts dans la vie ont été durs et arides ; tous ceux qui sont mes amis à cette heure ne l'eussent certainement pas été au commencement de ma carrière. La jeune fille que j'aime et qui sera ma femme — soit dit sans vous vexer — m'eût été parfaitement refusée il y a quelques années. Eh bien, qu'y faire ? C'est la vie, et tous vos beaux raisonnements n'y feront rien et ne la changeront pas.

— D'accord, je ne prétends pas la réformer ; mais ce qu'il est en mon pouvoir de faire, je le fais. — C'est de ne pas la subir dans ce qu'elle a de plus absurde.

— Ah ça, croyez-vous que ma vie, comme je l'entends, comme je veux me la faire, ne sera pas cent fois plus heureuse que la vôtre ?

— Décidément, mon cher, vous êtes incorrigible ; votre cœur vous fait toujours parler ; c'est un raisonnement d'amoureux que vous me tenez là.

— Et le vôtre, de qui est-il ? dites-le-moi, s'il vous plaît !

— Celui d'un homme, Octave !

— Celui d'un homme qui ne croit à rien, oui ; celui d'un homme qui a perdu toutes ses illusions, oui ; qui doute de tout et de tous, oui, et qui n'a qu'un but, *jouir* le plus possible. Celui d'un homme, enfin, qui nie Dieu, méprise les hommes et voit dans toute femme une *fille*, et qui après avoir mené cette vie, dégoûté de tout, de tous et de toutes, meurt comme il a vécu, d'une *soulographie* ou d'un suicide.

— Cette fois, mon cher, c'est vous qui moralisez ; dites-moi tout de suite que je suis un coquin.

— Au fond, non ; en fait, oui, pour être franc.

— Nous voici chez Ledoyen, et c'est fâcheux, cela prenait une bonne tournure, car vous m'aviez conduit sans le savoir sur le terrain où je voulais vous mener, sur celui de la vérité vraie. J'aurais pu vous dire bien des

choses dont la hardiesse n'aurait pu vous choquer, vous-même ayant engagé la partie.

— Qu'à cela ne tienne, dînons tranquillement, et après nous continuerons notre conversation sur les éclaircissements que nous voulons nous donner mutuellement ; car si vous voulez essayer de me prouver que j'ai tort en me mariant, moi, de mon côté, je veux vous dire combien la vie que vous menez est absurde.

— Ce sera un tournoi qui ne manquera pas de piquant ; mais je vous préviens, votre sentimentalisme y laissera des plumes.

— C'est possible, mais pas assez pour ne pas toujours voler vers cette chose sainte et sacrée, l'amour !

.
.

— Entrons. Tenez, mettons-nous ici ; dehors nous serions à l'air, nous aurions peut-être frais. »

Un garçon s'approcha.

« Servez-nous à dîner, » dit Albert.

IV

Le dîner fut gai ; on s'entretint de choses et autres.

Quand le garçon apporta le café, les deux amis se mirent à fumer un fin havane, et Octave reprit la conversation sérieuse que le repas avait interrompue.

« Mais, mon cher Albert, cette vie que vous menez et que vous préconisez tant, mais je la connais, j'en ai assez ! Comment donc ! j'en ai trop.

Voilà en quoi elle consiste.

On a une maîtresse en titre, ce qui veut dire qu'on en est le plus gros actionnaire ; ceci est la base, la clef de voûte de tout viveur parisien. Que cette femme vous trompe ou ne vous trompe pas, qu'elle vous aime ou ne vous aime pas, peu vous importe. Vous allez chez elle quand vous ne savez que faire, c'est un but, un endroit où l'on va lorsqu'on est désœuvré.

Après ça, il y en a qui les prennent moins philosophiquement, ils les aiment et croient en être aimés. Ceux-là sont à plaindre toujours. Nous ne nous occuperons pas d'eux ; que peut-on dire à un niais ? Rien, il n'y a qu'à le laisser faire, car il ne croira qu'il est bête que quand il se le sera surabondamment prouvé... et encore. Passons.

D'autres viveurs, et c'est le plus grand nombre, aiment mieux ne pas avoir de maîtresse ; ils préfèrent, disent-ils, faire comme l'abeille, aller de fleur en fleur, ce qui est parfois bien l'opposé.

Ils aiment à vivre au milieu de toutes ces drôlesses, avec ces êtres stupides et bêtes pour la plupart, qui donnent leur corps en pâture contre des pièces d'or, qui n'ont de la femme que le nom, et de la bête — tout.

— Mon cher, vous êtes plus que sévère, vous êtes injuste ; je vous accorde parfaitement qu'on y trouve plus de *cordons bleus* que de *bas bleus* ; mais de là à les déprécier comme vous le faites, il y a loin.

— Je conviens, j'avoue que beaucoup d'entre elles sont de belles créatures. Mais, alors, qu'auraient-elles si elles n'avaient leur beauté ? Dans toute entreprise, il faut une mise de fonds : leurs formes, voilà leur fonds social.

Je dirai plus, il en est qui ont des corps de vestales, d'une pureté de lignes irréprochables, des formes tellement belles et fermes qu'on se prendrait parfois à les excuser, si sous cette enveloppe merveilleuse on ne trouvait la bêtise même.

— Oh ! mon cher !

— Oui, la bêtise ; certainement la majorité de ces êtres sans nom sont faits pour séduire, vu leur grande beauté physique. Il faut le reconnaître, la nature les a bien dotés, elle n'a pas été parcimonieuse à leur égard.

Mais ce qui rend encore plus absurde et plus bête leur domination, c'est ce moral ignoble qui transpire par tous les pores.

Oh ! là, rien de la femme, rien ! Tout est calcul, argent, spéculation, métier.

Elles sont lâches pour la plupart, cyniques toutes.

Elles n'ont plus de hontes, aussi peuvent-elles tout braver. Elles sont impudiques. Elles ont toutes les audaces ; elles sont *tout*, excepté femmes.

Elles ne sont même pas femelles, elles sont machines !

Elles ne méritent rien. Elles n'ont droit à aucune excuse. Personne ne doit les plaindre.

.

Sont-elles aimées, elles n'aiment pas.

Elles aiment pourtant, mais qui ? quoi ? Moins que rien, des êtres comme elles, c'est dire qu'ils valent bien peu ! des mâles ignobles qui n'ont, eux aussi, de l'homme que le nom.

Ah ! ces *messieurs* ne sont pas gens à caresses, mais à coups. Ils les rudoient, les battent, les assomment.

Ils se méprisent entre eux, ils sont d'accord au fond.

Même ignominie, même bassesse, même lâcheté, même honte, même cynisme ! Ils peuvent se regarder en face, ils se valent.

.

La paresse les a fait ce qu'elles sont ; que le vice les tue, c'est justice.

.

Voilà le ver rongeur de notre société moderne ; qu'on y prenne garde, ou il nous tuera !

.

Mais ce qu'il y a de malheureux, de triste, de déplorable, de plus réellement écœurant, c'est l'admiration qu'on a pour ces *drôlesses*.

Tous les hommes s'empressent autour d'elles, les comblent de présents, de joies, de plaisirs et de bien-être.

Il se commet pour elles toutes sortes de folies, de bêtises, de ruines et de lâchetés.

Quand on a tout fait, quand on n'a plus que sa vie à leur offrir, on se tue pour elles !

La fin couronne l'œuvre.

Et personne ne se récrie ; on trouve ça tout naturel.

Voyons, franchement, n'est-ce pas inepte, stupide et absurde de passer les plus belles années de sa vie avec ces *femmes* que l'on méprise toujours ! que l'on entretient comme un cheval à l'écurie et qui change de box quand le propriétaire de l'écurie voisine lui offre une quantité plus grande de pâture !

Ce bétail humain infestera-t-il toujours nos rues, nos maisons, nos palais, et corrompra-t-il toujours notre pauvre société !

.

Non, non, mon cher, cela ne doit pas être ; il faut le dire bien haut, le crier bien fort !

Cela est anormal et doit cesser.

La vie a un autre but que *jouir* matériellement, le plaisir ne constitue pas le bonheur parfait !

.

Tout le monde le sait, tout le monde le pense, tout le monde le croit et personne ne le dit !

On critique et on fait de même.

Pourquoi ? Parce que les intérêts priment tout !

Parce que là où devrait être l'honneur, il y a l'argent !

Parce que là où devrait être le mérite, il y a le succès !

Parce que là où devrait être le bonheur, il y a le plaisir !

Tout est renversé !

Tous le savent, personne ne dit mot. Tout le monde voit la chute, nul ne l'arrête ou ne crie gare ! On laisse faire. Chacun pour soi. L'égoïsme prime tout !...

— Mais, reposez-vous, mon cher ami. Quelle faconde ! Savez-vous que vous mériteriez d'avoir une chaire de philosophie ?

— Non ; j'ai observé beaucoup et j'aime, comme vous le voyez, à faire part de mes observations.

— Nul plus que moi n'était capable de les apprécier.

Vous avez certainement beaucoup réfléchi, beaucoup pensé, vous connaissez parfaitement un des côtés de la vie, mais prenez garde, vous êtes trop honnête, cette société ne vous mérite pas, vous serez sa victime !

Soyez théoricien, oui, mais praticien jamais.

— Et pourquoi pas ? Je dis et je soutiens que ce qui tue cette société, c'est que la famille s'en va.

On ne se marie plus, car il ne faut pas appeler mariage ces associations que nous voyons de nos jours, qui ne sont pour la plupart que la réunion de deux êtres et non l'union, ce qui est bien différent.

L'ennemi le plus implacable de la femme, c'est la *fille*.

Il faut que la femme triomphe ; elle le peut et elle le doit. Mais que les hommes ne continuent pas ces vieux errements qui consistent à ne désirer, à

ne vouloir, à ne voir dans leur femme que la gardienne du foyer et la mère de leurs enfants !

Que la femme soit pour son mari sa maîtresse légitime, que le mari soit pour sa femme son amant légitime, et alors les courtisanes disparaîtront ! elles seront obligées de fermer boutique, les chalands manqueront !

Mais à cela il faut deux conditions, l'union des êtres bien assortis et se marier jeune. Là est le salut !

Il faut surtout que cet égoïsme, cet intérêt qui prime tout ici-bas fasse place au vrai mérite, à l'intelligence, à la sagesse, au travail enfin !

Cela vous fait rire, cher ami ? Eh bien, c'est ce qui m'encourage à continuer. Vous penserez de moi ce que vous voudrez, mais je vous aurai dit tout ce que je pensais.

Ce qui m'a toujours le plus irrité dans le mariage, c'est le peu d'égard, de respect qu'un mari a pour sa femme.

Je m'explique.

Les entretiens qu'un homme a eus avec sa future femme n'ont jamais pu être très-intimes, en ce sens qu'ils se sont passés devant un tiers — toujours ; ils n'ont donc pu se connaître au fond, car tous deux se sont tenus sur la défensive, c'est-à-dire

qu'ils ne se sont pas montrés l'un à l'autre tels qu'ils sont.

Le jour de leur mariage, ils ne se connaissent donc pas. Et c'est ici où nous allons toucher au tragique, pour ne pas dire plus. — Ce qu'il y a de triste, de malheureux, de déplorable et de plus profondément regrettable, c'est que s'il y a diverses façons de se marier, il n'y a qu'une manière pour la consécration du mariage et tous les maris le consomment aussi brutalement.

Votre fiancée que vous connaissez à peine — et en admettant que vous la connaissiez, que vous ayez été élevés l'un à côté de l'autre, ce qu'il y a de bien sûr, c'est que vous avez été traité comme tous les fiancés.

S'il vous était permis de lui serrer la main, vous étiez tout juste autorisé à l'embrasser. Et remarquez ici, mon cher, la chute, le premier jour de votre mariage, vous couchez avec elle...

.

Mais pour peu que vous compreniez toutes les délicatesses féminines, vous en restez là ; d'autres, et c'est le plus grand nombre, vont plus loin !...

.
.

Voilà ce qu'on appelle la civilisation ! La pudeur, la virginité, les mœurs sont sauvées !

Vous êtes en règle avec la loi, c'est possible. Mais ce qu'il y a de bien sûr, c'est que vous outragez la nature. Demandez-le à votre femme !

Comment, une femme que vous prenez pour maîtresse se refuse de se donner à vous la première fois avant de vous avoir fait faire un certain stage. Que penseriez-vous de moi ? vous dit-elle. Vous vous inclinez, vous trouvez cette manière d'agir très-naturelle, vous comprenez très-bien qu'elle a raison ; et avec votre femme légitime, avec celle qui sera la compagne de toute votre vie, vous admettez une transition plus grande.

Oh ! non, cela dépasse toutes les bornes ! c'est brutal ! c'est lâche ! c'est sauvage !

Ce droit de possession est stupide ; c'est la *bête* qui triomphe trop ! et, quoi qu'on en dise, la nature est irritée, outragée, violée !

Il n'y a pas une femme, femme dans toute la bonne acception du mot, qui ne me donne raison.

À mon sens, cette iniquité renverse tout ordre moral et n'a qu'une excuse — son huis-clos.

En voyant ces violations brutales de la virginité on se prendrait à croire que M. Littré est dans le vrai et que la descendance du gorille est une réalité...

.

Tant pis pour ceux qui le lui prouvent...

.

Non, croyez-le, soyez-en bien persuadé, cette violation est irritante à tous les points de vue.

Il y a dans l'ordre moral de ces susceptibilités que tout le monde comprend, que tout le monde ressent ; comment ne s'expliquerait-on pas

que dans l'ordre physique il en existe d'aussi délicates, qu'il ne faut pas violenter, mais qu'il faut conquérir à force de sentiments ?

La femme, l'être de délicatesse par excellence, ne demande et ne veut qu'être conquise, mais elle veut être désirée, ménagée et méritée.

Il ne faut de la témérité que dans les amours de contrebande ; mais l'amour vrai, l'amour sincère, désintéressé, l'amour enfin ! oh ! celui-là n'est pas à conquérir, il est ou il n'est pas.

Si vous aimez et êtes aimé, oh ! alors ne brusquez rien, n'agissez qu'avec de grands ménagements !

Pas de ruses, pas de finesses à avoir... L'amour suffit...

.

— Toutes mes félicitations, cher ami ; je vois réellement maintenant combien il me sera difficile de vous dissuader de vous marier.

Vous êtes un homme de grands principes, aussi n'essayerai-je pas de vous réfuter, mais je vous montrerai la vie par un de ses côtés que vous connaissez peu, je crois. »

Dix heures sonnèrent, Albert de G... prit son ami Octave par le bras et tous deux se dirigèrent du côté du jardin Mabille.

V

Tout en montant les Champs-Élysées, Albert continua :

« Comme vous êtes heureux d'avoir encore des illusions !

— Non, je n'en ai pas plus que vous, je les ai perdues, mais j'espère et j'aime à croire que l'humanité n'est pas si mauvaise que vous voulez bien le dire.

— C'est là, mon cher, votre erreur. Vous doutez, mais vous croyez encore. Moi, je ne crois plus.

Si demain j'étais, par n'importe quel accident, privé, dépossédé de ma fortune, eh bien, je n'hésiterais pas une minute, je me tuerais.

La vie n'a réellement de raison d'être que pour ceux qui ont de l'argent.

Pour les autres, elle est inepte ; et il faut que ceux qui travaillent, ceux qui luttent, ne pensent et ne réfléchissent pas, car ils verraient qu'ils ne sont que des dupes.

Si l'humanité pensait, elle se suiciderait, soyez-en certain !

.

Je n'ai pas voulu vous contredire quand, après dîner, vous me faisiez ce beau discours sur les *filles*, sur cette vermine, comme vous dites. Pauvre ami, n'essayez pas de lutter contre, vous seriez battu.

C'est le maître du monde, le vice ! et il triomphe au moins six fois sur dix — je veux être généreux, je vous fais la part belle.

Ce qu'il y a de plus prostitué sur cette terre, c'est l'humanité tout entière ! croyez-le.

Quelle triste chose, si vous saviez ! En deux mots on peut la définir ; lâcheté et cynisme.

Je la caractérise comme elle le mérite, soyez-en persuadé.

Vous en voulez beaucoup et avec juste raison à la femme, mais ce que vous ne voyez pas, c'est que si la femme se vend, l'homme, lui aussi, fait de même.

La dignité est morte, partant la société perdue !

.

Tout se propose, tout se vend, tout s'achète.

Autrefois on mourait pour ses idées et ses principes ; à présent on les vend, et ce qui prouve combien nous sommes descendus bas, — on s'en vante !

L'argent joue un si grand rôle qu'il absorbe tout !

Vous parlez mariage, et c'est par là, dites-vous, que la société peut se régénérer ; et pourtant voilà ce qui se passe.

M. le marquis de ***, qui vous eût crânement dit autrefois — il y a bien longtemps : « Je suis ruiné, c'est vrai, mais mon blason n'en rougira pas, au contraire : je me ferai prêtre ou soldat et je l'illustrerai ! »

À présent, que fait-il ? il est de son siècle, il fait comme les autres ; il se prostitue, il épouse la fille de M. Poteauchard, épicier retiré des affaires, qui donne vingt-cinq mille livres de rentes à son héritière.

Et voilà ce fils, dont les ancêtres remontent aux croisades, dont l'aïeul était à Fontenoy, qui redore son blason illustre avec les bénéfices réalisés sur les confitures par le père Poteauchard.

Ah çà, croyez-vous qu'il soit blâmé, qu'on va lui jeter la pierre, que ses amis vont le renier ?

Ce serait bien peu connaître notre époque.

Non, mon cher, rien de tout cela ne lui arrive, au contraire. Il reste comme devant le marquis de ***, et certains de ses amis, s'ils entendaient critiquer son mariage, n'hésiteraient pas à dire qu'il a épousé la fille d'un homme qui est le fils de ses œuvres, qui a eu le talent de gagner plusieurs millions, et que, du reste, la noblesse du *mérite* vaut bien celle du nom ! Eh bien, mon cher ! qu'en dites-vous ?

J'ai été tout aussi écœuré que vous puissiez l'être, mais, à présent, j'y suis fait. — Rien ne m'étonne, rien ne me surprend.

.

Nous voici à Mabilles. Entrons.

— Au fait, Albert, puisque nous voici dans le temple du plaisir, cela me fait penser à vous demander si vous avez une maîtresse.

— Comment donc ! mais certainement ; seulement, il y a une certaine variante : n'entendant et ne comprenant pas la vie comme le commun des mortels, j'ai une maîtresse, mais pas dans le sens qu'on lui applique.

Aimez-vous les chiens, cher ami ? Si oui, vous devez en avoir un. Eh bien, moi, j'ai une femme comme vous avez un chien.

— Vous êtes plus dur que moi, vous le voyez, et tout à l'heure vous me taxiez d'exagération quand je flétrissais toutes ces drôlesses qui empoisonnent notre vie.

— Oh ! mais vous n'y êtes pas du tout ; cette femme avec qui je vis, ce n'est pas que je la méprise ; non, je l'ai comme passe-temps, comme distraction, elle m'amuse ; et tenez, puisque vous avez mis la conversation sur ces dames de Mabilles, asseyons-nous ici, nous verrons de ses pareilles et je vous raconterai son histoire, voulez-vous ?

— Mais racontez, cher ami. »

Ils prirent une table, demandèrent un bock au garçon et Albert continua :

« D'autant plus que vous, qui paraissez les connaître sous leur vrai jour, je ne ferai que confirmer votre manière de voir à leur endroit.

Seulement, et c'est un point que je vous prie de bien noter, ce n'est pas du tout au même point de vue que vous que je les juge.

Je n'ai pas la prétention de vouloir les exterminer, — au contraire, — car que deviendrais-je sans elles, grand Dieu !

N'oubliez pas que je dois rester garçon, car, à mon avis, et cela soit dit sans vous fâcher, je suis de ceux qui disent et soutiennent qu'un homme intelligent doit être garçon ou veuf ; or, comme en se mariant on n'est pas toujours certain de devenir veuf, il est préférable et plus sûr de rester garçon.

— Sérieusement et plaisanterie à part, croyez-vous à de pareils axiomes ?

— Si j'y crois ! à moins, toutefois, que vous ne me prouviez qu'un homme marié, trompant sa femme et trompé par elle, cela ne constitue le suprême bonheur, alors je m'inclinerai.

— Il faut avouer que vous êtes curieux ; vous ne voyez que des maris trompés et des femmes trompant leur mari.

— Je ne vois pas que des maris trompés, j'en vois plus de ceux-là que des autres, voilà ! et, comme lorsqu'on fait des observations — c'est mon cas — on doit raisonner au point de vue général, ce n'est donc que des maris trompés que je dois m'occuper.

Mais je m'aperçois que je suis bien loin de mon histoire ; je voulais vous parler de ma belle. — C'était comme aujourd'hui un samedi, je vins à Mabilles ; je me promenais, fumant nonchalamment un cigare en essayant de découvrir de nouvelles figures féminines.

Un groupe venait de se former autour d'un de ces clodoches classiques, loués à l'année.

Machinalement ou instinctivement je m'approchai et je vis parmi les curieuses deux femmes qu'il me sembla n'avoir encore jamais vues.

L'une d'elles surtout arrêta mon attention ; je la regardais plus attentivement, et je reconnus qu'elle m'était parfaitement inconnue.

Elle était petite, toute blonde et toute mignonne, un peu élancée, bien prise dans sa taille, et avait surtout un corsage des mieux garnis et des plus vigoureux ; elle paraissait avoir vingt ans.

Telle fut ma première impression.

Je m'approchai d'elles et je leur offris — toujours la même chose — de se rafraîchir. Elles acceptèrent ; celle que plus particulièrement j'avais remarquée et dont je vous ai fait à peu près le portrait, me parut un peu gauche ou tout au moins un peu plus novice que son amie dans l'art de la galanterie tarifée.

Somme toute, je m'intéressai à elle ; cette timidité si rare en cet endroit, ce je ne sais quoi me séduisit, m'attira. Je lui proposai de l'accompagner chez elle ; comme bien vous pensez, elle accepta.

Ce qui se passa, point n'est besoin de vous le dire — vous le devinez sans peine. — Enfin, je devins son amant, ou ce qui est mieux et surtout plus vrai, je la pris pour maîtresse.

Pendant le premier temps de mes amours, car il faut vous dire que je me pris d'une certaine affection pour elle, — je crois, Dieu me pardonne, que je l'ai aimée. — Je reconnus bien vite que cette timidité, cette crainte, que j'avais tant admirées, n'étaient autre chose que de la naïveté, vous, vous diriez de la bêtise, mais quoique ça, elle n'était pas si bête, puisqu'elle me trompa, — je l'ai su depuis, — avec un cabotin de bas étage qui lui faisait faire tout ce qu'il voulait, alors qu'à moi elle me boudait constamment et ne paraissait jamais satisfaite de la vie que je lui faisais.

Cela dura quelques mois.

Depuis, mon amour, mon affection ou mon envie, — appelez ça comme vous voudrez, — s'est éteint.

Je la garde quand même, c'est elle qui, à présent, me sert comme je vous le disais tout à l'heure, de distraction. Je vais chez elle quand je ne sais où aller. Je n'ai pas à vous dire que je la trompe, — si on peut appeler ça tromper. Eh bien, mon cher, le croiriez-vous ?... elle m'aime maintenant.

Elle me fait des scènes de jalousie qui m'amuse beaucoup, je vous prie de le croire, et si je parlais de nous séparer, de ne plus la garder, elle se cramponnerait à moi, je ne pourrais m'en débarrasser, j'en suis certain, qu'à l'aide de la police.

Ce fait ajouté à beaucoup d'autres m'a prouvé et m'a convaincu que la plus haute diplomatie dont un viveur pourrait être doué, serait de tout faire, de tout dire, pour convaincre la femme dont il veut être aimé, — qu'il l'aime, — mais lui de ne jamais l'aimer qu'en parole.

Tant qu'il n'aimera pas, il est sûr d'être aimé, mais, s'il aime, il est perdu.

— Vous avez parfaitement raison, et combien je vous plains de mener cette existence !

— Comme c'est drôle la vie ! convenez-en. Vous me plaignez et je vous plains. Pourtant, et pour être logique, si l'un de nous doit être plaint, l'autre ne doit pas l'être, c'est sûr, puisque nous différons complètement de manière de voir.

Mais, croyez-le, si l'un de nous est à plaindre, c'est vous, mon cher Octave, qui allez vous marier.

C'est la fin, ça, songez-y.

— Vous êtes superbe ! c'est la fin, pour vous qui êtes fini, oui, mais pour moi qui commence, et pour elle donc !

— Ah ! pour elle... déjà, pauvre ami ! pauvre Octave !

— Tenez, je ne comprends pas qu'avec vos idées, votre manière de voir, sceptique comme vous l'êtes, et vivant comme vous le faites, vous puissiez continuer cette existence.

— Mais, songez donc, je ne la mène pas, la vie, je la supporte, ce qui est bien différent, et si je ne me suicide pas, c'est la douleur physique qui m'arrête, et puis, avec les rentes que je possède, ce serait, avouez-le, par trop stupide.

— Le suicide pour celui qui le commet est un crime, et, ce qui est bien sûr, une lâcheté.

— Cela dépend, car, à mon avis, il ne faut pas être lâche pour se faire sauter la cervelle.

Pour moi, c'est le courage qui commet une lâcheté.

— Allons donc !

— Laissons cela...

Il est une chose que je vais vous dire, et qui va me faire traiter de fou, et pourtant !... Je suis convaincu que si demain on trouvait un moyen prompt, sûr et non douloureux pour se débarrasser de la vie, que l'autorisation de vente en fût permise, croyez-le, le marchand n'y suffirait pas !

— Vous avez des idées impossibles.

— Oui, impossibles, cela ne peut pas être, mais si cela pouvait se faire, ah ! combien j'aurais raison ! soyez-en sûr.

— Et cela prouverait ?...

— Que la vie est absurde pour la plupart, que les satisfaits et surtout les heureux sur cette terre sont le petit nombre.

Que beaucoup vivent sans savoir pourquoi et sans s'en inquiéter, et que l'existence est dure et lourde pour la plus grande partie de l'humanité !

Notre siècle, qui s'intitule le siècle du progrès, de la vapeur et de l'électricité, en est arrivé à ébranler la foi de tous, et si tout le monde n'est pas sceptique, — beaucoup doutent ! Il est si bien vrai que le scepticisme court les rues que ma conviction intime est que, si demain les gendarmes, — et j'entends par là la force publique, — étaient supprimés, nous nous sauterions à la gorge, et ce serait réellement alors que la force primerait le droit.

Si le *progrès* continue, et il ne peut s'arrêter, on en arrivera dans les siècles futurs à partager l'humanité en deux classes, et l'une des deux luttera contre l'autre pour ne pas être dévorée.

.

— Je ne pense pas comme vous, et je suis convaincu que l'humanité prise en bloc est honnête.

— Oui, grâce à la force armée !

— Croyez ce qu'il vous plaira, mon cher ; mais ce qu'il y a de bien sûr, c'est que je ne pense pas comme vous et je m'en réjouis, car je suis plein d'espoir !

Aussi mauvaise que soit la société, vous devez convenir qu'elle est bien organisée ?

— Non, car la loi ne défend pas de voler, elle défend de se laisser prendre.

— Vous êtes incorrigible ! je vous propose de faire un tour.

— Avec plaisir, cher ami. »

Ils se promenèrent autour de la rotonde où se tient la musique, plaisantèrent plusieurs de ces dames et sortirent.

— Dites-moi, Octave, dit Albert, voulez-vous que nous allions jusqu'au boulevard en nous promenant ?

— Je veux bien.

— D'autant plus que j'en profiterai pour vous dire comment mes contemporains entendent et pratiquent le mariage.

— À votre aise.

— Vous m’avez certainement dit de grandes vérités sur le mariage, mais vous n’avez pas tout dit.

Vous voyez, par là, dites-vous, la régénération possible de la société et vous voulez prêcher d’exemple. — Je n’ai qu’à vous plaindre !

— J’ai dit et je prétends que le mariage, pratiqué comme je l’entends, est la source du vrai bonheur, et que c’est par là, seulement, que la société peut et doit se régénérer, en mettant de côté, bien entendu, ces intérêts qui priment tout ici-bas et en faisant une large place au vrai mérite.

Ne vous le dissimulez pas, ce qui fait le vice, ce qui l’entretient, ce qui le fait empirer, ce sont les vieux garçons !

En effet, l’abus des plaisirs de toutes sortes blase, ceci est incontestable ; alors on en crée, on en invente de plus excitants, de plus raffinés, ça dépend des goûts. — Somme toute, on se corrompt davantage et malheureusement on corrompt les autres.

Il est parfaitement certain que tous ces vices enfantés par les hommes ont commencé à germer dans le cerveau des vieux garçons ; car ils ne seraient jamais venus à l’idée d’un homme tranquille, vivant paisiblement avec sa femme.

Ce sont les hommes blasés qui pervertissent tout, et neuf fois sur dix, c’est parmi les vieux garçons qu’on les trouve et non parmi les hommes mariés et surtout pères de famille.

Car si un père, ce qui est très-rare, était dégoûté de la vie, sa femme et le sentiment paternel l’y rattacheraient forcément.

— Mettez, si cela vous plaît, tout sur le dos des vieux garçons ; imposez-les, si cela vous convient ! je vous avouerai franchement qu’aussi ridicule qu’ait pu paraître cet impôt, j’en serais assez partisan.

Mais je veux vous parler mariage et vous faire part de ce que vous ne m’avez pas dit.

Le mariage, de nos jours, est une affaire purement financière, ceci ne fait doute pour personne, car autrement, comment verrait-on tous ces mariages qui se contractent ?

Bien entendu, je ne parle pas des exceptions, je parle en général.

On voit, couramment, des jeunes gens épouser des femmes, sinon difformes, parfaitement ridicules au physique !

Ces jeunes gens sont-ils blâmés ? ils sont bien rares ceux qui les critiquent. Tout le monde comprend ça, vu la position pécuniaire de la jeune fille... Mais, tenez, je vous passe encore cela de la part d'un jeune homme ; il y a tant de considérations à garder, vu les difficultés et les nécessités de la vie ! mais dans le sens opposé, de la part d'une jeune fille, vous qui paraissez si bien les apprécier.

N'est-ce pas triste de voir de ces mariages comme on en voit malheureusement trop et qui devraient être défendus par la loi comme attentatoires à la morale !

N'est-il pas honteux de voir M. ***, vieux, goutteux, impotent, invalide, mais puissamment riche, épouser une jeune fille, jolie, jeune, gaie, pleine de force et de santé !

Oh ! n'hésitons pas à le dire, les parents n'ont aucune excuse et la jeune fille est bien lâche !

Dans quelle société vivons-nous donc ?

Quelle éducation donne-t-on aux enfants pour détruire, pour annihiler, pour étouffer les plus nobles sentiments qui sont en nous !

Quoi ! une enfant de vingt ans, une jeune fille, n'a pas assez de cœur pour ne pas se prêter à de telles infamies qui font honte au genre humain !

Que dites-vous de ça ?

Et on trouve des moralistes qui vous disent platoniquement : Nous sommes en décadence.

On est stupéfait !

En décadence, dites-vous ? mais il me semble que quand une génération de vingt ans n'a plus assez de sang, assez de force, assez d'énergie, assez de courage et surtout assez de cœur pour ne pas être outragée par de pareilles hontes, et consent à s'y soumettre ; quand tout sentiment généreux est éteint, quand l'argent même, à cet âge ! est tout et que l'amour n'est rien ? quand votre fille, monsieur, consent à se vendre, à livrer son corps, sa pudeur, sa vie en échange d'une fortune, on parle encore de décadence ! ...

.

Moraliste, tu n'es qu'un fou. Je ne te crois pas. Tu me trompes et tu me mens ! Déchoir n'est plus possible ! où voudrais-tu qu'on descende !

.
.

— Bravo, mon cher ; c'est presque un discours que vous m'avez fait là ; votre sujet vous a emballé, vous vous êtes cru à une tribune, vous m'avez pris pour votre auditoire et vous avez châtié vertement, comme elle le mérite, cette jeunesse qui n'est même plus jeune !

Toutes les fois que vous parlerez ainsi, je serai avec vous.

Mais une question : Toutes ces vérités ne sont pas un argument contre le mariage et surtout pour m'empêcher de le faire différemment, bien entendu ?

— Si ce n'est pas un argument pour vous, c'en est un pour moi, pour vous prouver combien l'humanité est chose méprisable.

— Vous lui en voulez donc bien ?

— Je fais plus que de lui en vouloir, je la hais !

Rien ne me dégoûte et ne me fait pitié comme cette lâcheté que l'on voit de bas en haut de l'échelle sociale !

Rien n'est plus lâche, à mon sens, que toutes ces platitudes que fait une partie de la société vis-à-vis de l'autre, — pour *arriver*.

Ce qu'il y a de plus noble en nous, c'est la dignité, c'est l'honneur, et malheureusement ce ne sont plus que des mots, rien que des mots, croyez-moi.

.
.

— Mais où allons-nous de ce pas ? où me conduisez-vous ?

— Où vous voudrez ; à mon cercle, si cela vous convient.

— Oh ! du tout. Voilà encore une de ces choses que je n'admets guère ; je dirai plus, je déteste ces endroits où les hommes se réunissent entre eux pour s'ennuyer plus que partout ailleurs.

— Ce n'est pas pour se distraire qu'ils ont été inventés. C'est un moyen pour fuir sa famille, un but, une raison à donner pour motiver une sortie à

une heure avancée de la soirée.

— Comme c'est vrai !

Ne serait-il pas préférable de se réunir chez soi, au milieu des siens ? et combien ce serait plus agréable pour tous !

— Oui ; mais cela n'atteindrait pas le but qu'on se propose.

Quelle raison aurait-on pour laisser sa femme à la sortie du spectacle, si ce n'était cette phrase banale : « Je vais un moment au cercle et je rentre ? »

Vous le voyez vous-même, tout conspire contre la vie de famille. Tout le monde est avide de plaisirs. Quelle différence autrefois !

Quelle comparaison à faire entre ces cercles où les hommes s'ennuient et y perdent parfois l'argent qui serait si utile dans leur ménage, avec ces salons où on se réunissait jadis et où l'esprit français brillait dans tout son éclat ?

Je me rappelle toujours avec plaisir cette définition, cette qualification du langage :

Deux hommes ensemble, — c'est de la discussion.

Deux femmes ensemble, — c'est du bavardage.

Un homme et une femme, — c'est de la conversation.

.

— C'est charmant et surtout bien vrai. Oui, mon cher, voilà la vérité ! Quel dommage que la jeune génération ne comprenne pas qu'elle a un grand rôle à remplir, qui serait si facile, si doux, et dont le bonheur pour tous serait la récompense !

— Ce n'est certes pas moi qui me chargerai de lui faire entendre raison, car c'est impossible.

Tout ce que j'ai vu me l'a surabondamment prouvé.

— Nous sommes moins mauvais que vous le croyez, j'en suis certain, et c'est ce qui me fait espérer dans un meilleur temps.

.
.

Il est déjà tard, mon cher Albert, si nous rentrons ?

— Comme vous voudrez, cher ami ; et si vous le voulez bien, je vous accompagnerai chez vous, nous prendrons une voiture et de là je me ferai conduire chez moi.

— Vous êtes trop aimable.

— Précisément, voilà une voiture qui passe. »

Quoique le cocher ne voulût être pris qu'à la course, Albert dit à son ami Octave de monter.

« Comment ferez-vous, Albert, si vous ne pouvez aller plus loin que chez moi ?

— C'est bien simple : vous restez boulevard Malesherbes et moi boulevard Montmartre, mais *elle*, a son appartement rue de Rome.

Je ne rentrerai pas chez moi, je lui ferai une heureuse surprise. »

En effet, arrivés chez Octave, les deux amis descendirent, se donnèrent rendez-vous pour le lendemain à dix heures pour déjeuner, se serrèrent les mains et se dirent au revoir.

Octave rentra chez lui, et Albert fut chez sa maîtresse où nous allons le suivre.

VI

La femme avec qui vivait Albert de G*** était la petite blonde qu'il avait rencontrée à Mabilles et dont il avait raconté l'histoire à son ami Octave.

Il vivait avec elle, comme il l'avait dit lui-même, par habitude, par distraction, et, s'il l'avait aimée, c'était au début.

Maintenant il la gardait pour se désennuyer et avoir une créature à qui il pût s'intéresser.

Cette pauvre fille menait une existence des plus tristes.

Elle aimait cet homme, qui l'avait peut-être aimée un moment et qui, maintenant, la gardait comme passe-temps.

Il allait chez sa maîtresse, comme il l'avait dit, quand il ne savait où aller.

Il la menait dîner avec lui ou mangeait chez elle quand il n'avait aucun rendez-vous, et cette pauvre petite l'adorait de toute la force de son cœur.

Quelle contradiction ! et combien le cœur d'une femme est difficile à définir !

Aimez-les, elles ne vous aiment pas. Ne les aimez pas, elles vous aiment.

Albert de G*** était dans ce cas ; il avait aimé cette femme, et pendant ce temps elle le trompait avec un homme qu'elle n'aimait peut-être pas ! et aujourd'hui elle aimait Albert, qui certainement ne l'aimait plus.

Quand il rentra chez elle, sa maîtresse était couchée et lisait.

« Bonsoir, chérie ! lui dit-il en rentrant.

— Enfin, c'est toi, petit homme. Comme tu rentres tard !

— Il n'est pas si tard, puisque tu n'es pas encore endormie.

— Ce n'est pas l'envie qui m'en manque ; j'ai préféré ne pas m'endormir, car j'espérais que ce soir tu viendrais !...

— Pourquoi ? et qu'est-ce qui te le faisait supposer ?

— Le plaisir de te voir d'abord ! et puis... tu ne réfléchis pas qu'il y a trois grands jours que je ne t'ai vu.

— C'est vrai. Seulement j'en ai été empêché, sans cela je serais venu. Hier, précisément, sans un ami qui a voulu que je l'accompagne au cercle, je comptais bien venir.

— Comment n'es-tu pas venu ?

— Tu sais ce que c'est : on arrive au cercle, on dit bonjour aux amis, on cause, l'heure se passe, il se fait tard, et quand on pense à se retirer, il est trois heures du matin, alors on rentre chez soi.

— Mais chez toi c'est ici ! Tu n'ignores pas le plaisir que tu me fais, et aussi tard qu'il soit ou aussi de bonne heure, si tu préfères, je suis toujours très-heureuse de te voir.

— Oui, je sais tout ça, mais...

— Dis tout simplement que ça t'ennuie, et ce sera plus vrai.

— Là, tu t'emportes tout de suite. Si je ne suis pas venu, c'est que j'étais très-fatigué, voilà la véritable raison.

— Fatigué, qu'est-ce que cela fait ? ce n'est pas une raison, ça. — À moins toutefois que tu ne craignes que je ne te fatigue davantage.

— Me fatiguer, toi ! comme c'est peu me connaître ! Je ne suis jamais plus heureux qu'avec toi, je te l'ai souvent dit et c'est bien vrai.

— On ne s'en apercevrait guère à l'assiduité que tu mets dans tes visites.

— Tu n'es vraiment plus la même. Plus j'essaye de te connaître et moins je te comprends, en effet. Autrefois, cette vie que je te faisais semblait fort bien t'aller, et tu ne cessais de me dire que je te rendais très-heureuse ; tu me le disais avec tant de conviction que j'étais arrivé à me le persuader ; et aujourd'hui tout a changé ; c'est pourtant la même vie que je te fais, avec moins d'assiduité, il est vrai, mais si peu qu'il n'y aurait presque rien à redire si ce n'était ton changement d'appréciation et ta manière d'être. Mais si je me le rappelle bien, tu sortais les jours où je ne devais pas venir et tu ne te plaignais guère de mes absences.

— Il n'est pas question d'autrefois ! Pourquoi parler du passé, quand je parle du présent ?

— Tu vois donc bien, et tu l'avoues toi-même, ta manière de vivre a changé.

— Du tout !

— Alors...

— C'est que je t'aime plus qu'autrefois, et il est tout naturel que tes absences, plus longues de fait, me paraissent encore plus longues, à présent que je t'aime davantage.

— Tu es vraiment drôle, quand tu parles d'amour, toi surtout, une blonde !

— Qu'est-ce que cela veut dire, une blonde, et quel sens ça a-t-il ? Dis-le-moi, dis !...

— Cela veut dire, tout simplement, que j'ai rarement cru à l'amour des femmes en général et à celui des blondes en particulier.

— Écoute, je ne discuterai pas avec toi, car avec tous tes raisonnements je te sais capable de me tourner de telle sorte que tu me ferais dire des choses que je ne pense certainement pas ; mais ce que je peux te dire et ce qui est bien la vérité, je t'assure, c'est que je t'aime bien, petit homme chéri !

— C'est gentil ça ! et, tout endurci que je suis, je suis heureux quand je t'entends dire que tu m'aimes.

— Tu n'es que content ; cela devrait pourtant te rendre tout à fait heureux, sinon doublement, car si tu m'aimes, tu as le vrai bonheur, tu me l'as dit souvent : Aimer et être aimé, voilà le vrai bonheur.

Tu vois, cher ami, que je me rappelle ce que tu me dis, car tout ce que tu me dis est vrai.

— Pourquoi ça ?

— Parce que !... vois-tu, pour être franche, je te dirai tout.

Je ne suis pas bien forte, comme tu dis, mais je ne suis pas assez sotte pour ne pas faire une grande différence entre toi et les autres hommes qui ont vécu avec moi ou que j'ai connus.

Tu ne leur ressembles en rien : tu es méchant, et pourtant je te trouve bon. Tu te moques de tout, et il me semble que tu as raison ; pour tout te dire, tu me fais peur souvent, je te crains, et si tu savais comme je t'aime !...

Explique-moi tout ça que je ne comprends pas ; tu dois en connaître les raisons, toi qui sais tout.

— Pauvre amie ! il me serait bien difficile de t'expliquer ce que tu me demandes, car, quoi que tu en dises, je ne sais pas tout !

Mais dis-moi, qu'est-ce qui te fait supposer que je sais tout ?

— Je ne sais pas, moi !... Est-ce que ça te fâche ? Seulement, comme je parle peu quand tu es avec tes amis, je t'ai souvent observé et j'ai fait des comparaisons avec eux. Parfois ils sont embarrassés ! Toi, jamais. Ils t'accablent de questions, tu réponds toujours ! Tu ne penses, sans doute, pas comme eux, car ils se mettent souvent tous contre toi, et malgré eux tous tu n'es jamais à court. Tu les réfutes toujours ! et victorieusement, sans doute, puisqu'ils ne savent que répondre, ou qu'ils te disent : Vous êtes un fou !

Eh bien, moi, j'en ai déduit que tu étais un fou parce qu'ils ne te comprenaient pas, et que tu leur étais de beaucoup supérieur en toutes choses.

— Tu as réellement une trop bonne opinion de moi, chère petite.

— Non, je suis dans le vrai, pour me servir d'une expression que tu emploies souvent.

La vérité, vois-tu, sort de la bouche des enfants ; eh bien, moi, vis-à-vis de toi, je suis une enfant et je te dis la vérité.

— Enfin !... il est tard et nous ne dormons pas, j'ai pourtant un rendez-vous demain matin, à dix heures.

Allons, il faut se reposer !

Nous reprendrons cette conversation une autre fois.

Bonne nuit, dors bien.

— Comme tu es méchant ! tu ne m'embrasses seulement pas !

— Tiens, c'est vrai. »

Albert l'embrassa...

« Oh ! encore, petit homme chéri,... encore !... je t'aime tant !... »

.
.

VII

À dix heures du matin, nos deux amis se retrouvaient chez Bignon à déjeuner.

Albert avait dit à son cocher de venir les prendre à une heure pour les conduire à Longchamps où se courait le grand prix de Paris.

« Eh bien ! cher ami, dit Octave, qu'a dit M^{me} *** ? Mais, au fait, comment l'appellez-vous ?

— Louise, mon cher.

— Alors, qu'a dit M^{me} Louise de vous voir arriver ?

— Elle a été agréablement surprise et m'a fait, non pas une scène de jalousie, mais m'a accablé de questions sur mes absences par trop fréquentes, — dit-elle.

— Mais c'est charmant une maîtresse comme ça, savez-vous !

— J'en conviens ; seulement cela m'ennuie ; elle devient tellement câline que je ne voudrais pas me reprendre à l'aimer !

— Là ! les voilà bien ces hommes forts, ces hommes cuirassés, blindés, qui ne croient plus à rien, à les entendre, et qui se laissent un jour mener par le bout du nez par une femme...

— Ce n'est certes pas à vous, qui me connaissez, que j'ai besoin de dire qu'une femme pèsera toujours bien peu dans le sort de mon existence. Mais, voyez-vous, une femme qui vous dit : « Je t'aime », c'est chose si douce qu'il faut se tenir sur la défensive pour ne pas se laisser entraîner et ne pas tomber dans ces faiblesses que le cœur éprouve et qui vous feraient succomber, si on n'y prenait garde.

Vous connaissez mes principes. Un homme amoureux n'est plus un homme.

Moi, j'ai la prétention d'en être un, et surtout de le rester.

S'il est une chose qui me fait ne pas détester absolument la vie, c'est la femme ; mais je ne veux pas me laisser entraîner et je prends mes précautions, — voilà tout !

— Je ne voudrais pas être prophète, mais je ne serais pas surpris qu'un jour — bien éloigné peut-être — une femme ne vous tournât la tête au point de vous faire aimer cette vie que vous semblez tant détester.

— Oh ! ça, je ne crains pas de le dire : jamais !

Mes idées bien arrêtées sont le résultat de mes observations, de mes pensées, de mes réflexions, et je ne crois pas être présomptueux en disant que je ne changerai pas. À moins, toutefois, d'un fait complètement en dehors de ma volonté, comme celui d'un ramollissement du cerveau — produit par la vieillesse ou par une trop grande exubérance de vie.

— Nous verrons ; mais je vous le répète, je ne serai pas étonné de vous voir un jour amoureux, et je compte sur votre franchise pour me l'avouer.

— Je vous le promets, car je suis certain que vous n'aurez pas à me rappeler ma promesse.

Mais laissons cela, parlons plutôt de votre prochain mariage, et dites-moi comment l'idée de vous marier vous est venue ; en un mot, contez-moi votre histoire, ou votre roman si vous aimez mieux.

— Volontiers. Seulement, je dois commencer par vous dire que j'ai toujours eu les idées matrimoniales, alors même que j'étais très-jeune ; mais je voulais me marier, comme on dit vulgairement, à mon goût.

Je ne cherchais pas, je me disais souvent : Quand je trouverai la femme que j'ai rêvée et digne, à tous égards, de mon amour — je l'épouserai.

Je menai cette vie de garçon que vous préconisez tant, et je vous avouerai franchement, sans plaisanterie aucune, que j'en ai été bien vite dégoûté.

Toutes ces femmes plus ou moins plâtrées, je les ai eues bien vite en dégoût, en horreur.

Ces amours vénales me déplaisaient au suprême degré !

Vivre avec une femme qui vous fait souvent faire des bêtises — la chair est faible — laquelle femme serait votre cuisinière si elle n'était votre maîtresse, et parfois elle est l'une et l'autre, tout cela, dis-je, me répugnait, et pourtant je voulais aimer et être aimé. Non pas une de ces Manon plus ou moins femmes, dont l'amour — s'il existe — n'a qu'un intérêt de cupidité, mais bien par une vraie femme qui soit à moi et pour moi, et qu'un intérêt commun nous liât sur la terre.

Vivre avec une femme que j'aimerais ! qui se réjouirait de mes succès et en ferait les siens.

Entendre cet être aimé m'encourager, m'exhorter à la lutte, et qui ferait, en un mot, de ma vie la sienne, voilà le bonheur que j'ai toujours envié et espéré.

.

Tous les ans aux grandes chaleurs, je me rendais à Bordeaux chez mon frère, qui, lui, a eu l'heureuse chance de rencontrer ce que je cherchais.

Je lui faisais part de mes idées les plus intimes. Sa femme et lui ne cessaient de me dire que je finirais par trouver. Ils ont eu raison !

Mon frère possède sur le bord de l'Océan un chalet où nous allions passer un mois ; là, je voyais une société charmante.

Je ne cachais mes idées à personne, et toutes les mères de famille pouvaient espérer en moi un futur mari pour leurs filles.

J'y suis allé plusieurs fois sans jamais rencontrer celle que j'avais rêvée. Je commençais, je l'avoue, à désespérer !...

Enfin, cette année, mon frère m'écrivit d'y aller plus tôt que d'habitude ; mon aimable belle-sœur croyait avoir rencontré cette perle si rare que je cherchais depuis si longtemps.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'étais difficile.

Voilà quelles étaient mes exigences :

De bonne famille, intelligente, bien faite et jolie si possible, mais cette dernière condition n'était pas indispensable.

Quant aux trois premières, j'avais mes idées bien arrêtées et je n'étais pas homme à en démordre.

.

Sitôt après avoir reçu la lettre de mon frère, je partis pour Bordeaux. Je fus émerveillé et je pus m'écrier : *Eurêka* !

Je revins à Paris enthousiasmé et amoureux.

Dès que je fus arrivé, je m'occupai de chercher un appartement où je pusse faire un nid digne de mes amours.

J'habitais boulevard Malesherbes où je suis encore, mais c'était insuffisant. Je cherchai dans le voisinage, trouvant cette situation dans Paris très-agréable.

Après plusieurs jours de recherches, je finis par trouver aux alentours un appartement avec balcon, qui réunissait tous les avantages que je désirais.

Vous dire les soins minutieux que j'ai apportés dans l'ameublement, non, c'est indescriptible !...

La chambre à coucher surtout m'intéressait tout particulièrement, aussi n'ai-je rien négligé pour en faire un lieu de délices et de bonheur !

Elle a trois grandes croisées de façade. Les meubles sont en bois de rose. Le lit est au milieu de la chambre, très-bas, d'une dimension colossale, tellement grand qu'on dirait presque deux lits à côté l'un de l'autre ; de chaque côté se trouve une portière avec tenture, communiquant chacune à un cabinet de toilette. Dans le sien, j'y ai réuni tous les objets utiles et inutiles. Tous les parfumeurs de la capitale y sont représentés.

Ce n'est pas parce que c'est moi qui l'ai conçu, mais c'est idéal ! On se croirait chez une fée.

L'appartement ne sera entièrement terminé que fin septembre, cela suffira, car je ne sais si je vous l'ai dit, mais mon mariage doit avoir lieu en octobre.

— Voilà, certes, de très-bonnes idées, et, quoique ne les partageant pas, bien au contraire, je vous en fais mon compliment !

Voyons, mon pauvre ami ! croyez-vous à la réalisation de tout ce que vous venez de me dire et de me raconter ?

— Mais certainement ! Pourquoi le dirais-je si je n'y croyais pas ?

— À vous parler franchement et sans détour, c'est du pur roman. C'est très-joli, comme vous le dites ; mais, en pratique, comme tout ça va changer, soyez-en bien persuadé ! Que de déceptions ! Que de désillusions vous attendent !

Ah ! réellement, vous êtes plus à plaindre que je ne croyais.

Sûrement vous ne réaliserez pas votre rêve, — et c'en est un !...

Vos espérances, sinon toutes, du moins une grande partie, ne se réaliseront pas, et je dis même, ne peuvent se réaliser !

— Vous croyez ?

— Si je le crois ? mais j'en suis sûr.

Regardez la vie un peu, réfléchissez sur tout ce qui se passe, et vous verrez combien vos poétiques idées ont peu de sens pratique.

Comment donc ! mais tout est contre vous ; la société, mon cher, vous rirait au nez, si vous lui faisiez part de vos projets, elle se moquerait de vous.

On a dit : — La force prime le droit. — C'est possible, c'est même trop souvent vrai ; mais ce qu'il y a de plus sûr, c'est que l'argent prime tout.

.

L'envie de *jouir* est tellement dans nos mœurs, que cette femme que vous adorez — sans la connaître — car vous ne savez qui elle est, au fond, sera-t-elle digne de vous ?

Qu'en savez-vous ?

N'est-elle pas atteinte de cette maladie qui nous dévore tous ? Cette créature que vous allez idolâtrer — c'est vous qui le dites — n'est-elle pas atteinte de cette soif de jouissances matérielles ? Est-elle avide de plaisirs ou de bonheur ? Une fois dans Paris, — admettant même qu'elle soit ce que vous croyez, — ne se laissera-t-elle pas entraîner dans le tourbillon ? Ne voudra-t-elle pas *jouir*, elle aussi ? Cette vie si douce que vous allez lui faire, la comprendra-t-elle ? l'aimera-t-elle ?

Autant de questions, autant d'abîmes et de difficultés à surmonter.

Soyez de votre siècle, mon cher, ne vivez pas pour lui, vivez pour vous.

.

Vous allez de gaieté de cœur mettre toutes vos espérances, toutes vos pensées, votre vie, enfin, sur la tête d'une femme, — être fragile par excellence.

Tout votre bonheur va dépendre du caprice d'un enfant.

Qui vous dit que cette femme ne vous trompera pas un jour ? On en a malheureusement vu d'autres — tout aussi pures que puisse être votre fiancée.

Vous m'avez parlé de prophétie à mon endroit, je ne voudrais pas vous prédire un malheur, mais j'entrevois un abîme sous vos pas.

Je vous le disais hier, et je ne croyais pas avoir tant de bonnes raisons en faveur de mon dire, vous serez une victime, mon cher !

.

Non, ce n'est pas possible, vous ne connaissez pas la société ; étudiez-la un peu, observez-la, et vous verrez ! Partout, duperie.

Tout le monde veut jouir, les moyens ne répugnent à personne. La fin justifie les moyens.

On se trompe tant qu'on peut.

On se prend tout, même les femmes, — surtout les femmes.

Si un pareil malheur vous arrivait, avec vos idées ce serait terrible.

Que feriez-vous ? Que deviendriez-vous ?

Oh ! non, croyez-moi, abandonnez ces idées matrimoniales ; ce sont de pures fantaisies d'écolier, dont les conséquences peuvent devenir très-graves pour vous.

La vie est assez difficile sans aller y ajouter d'autres complications dont on peut parfaitement se passer.

.

Il y a quelque temps de ça, je vis une jeune fille, demoiselle de magasin ; elle était enceinte de quelques mois et déplorait, comme bien vous pensez, son état.

« Dans ma position, me disait-elle, un enfant ; mais c'est doublement la misère ! D'abord, on me chassera, et me suffisant à peine... comment ferai-je pour le nourrir, pour l'élever ?

Ce pauvre petit être ne pourra-t-il pas plus tard me reprocher de lui avoir donné le jour ? Quelle existence l'attend ?

Sûrement il mènera comme moi une vie d'enfer, de victime peut-être. Pauvre enfant !

Aussi, me disait-elle, j'ai tout fait pour qu'il ne vît pas le jour.

Je sais que la loi m'aurait punie, car j'attaque sa base fondamentale. Mais alors qu'elle me le prenne, la société, si elle veut tant qu'il vive ! qu'elle me le nourrisse ! qu'elle me l'élève ! »

Que dire à cela et surtout qu'y faire ?

Je vous cite ce fait entre mille pour vous prouver que partout il n'y a qu'injustice, leurre, duperie.

.

Voyez-vous, cher ami, le mariage tel qu'il est, et surtout avec les garanties que vous offre la loi, — c'est-à-dire de tuer votre femme si elle vous trompe, — est stupide, pour ne pas dire plus.

— Ça, jamais !

La loi, au lieu de permettre au mari qui est trompé par sa femme de la tuer, devrait le lui défendre.

Notre vie n'est à personne, elle appartient à Dieu !...

— Mais, mon cher, la loi est conséquente avec elle-même ; car, si elle ne vous accordait pas ce droit elle serait obligée de vous en donner un autre — celui de prendre une nouvelle femme — et elle le défend.

— Il est bien certain qu'un homme qui est trompé par sa femme, et surtout lorsqu'il l'aime, — c'est la chose au monde la plus malheureuse qui puisse lui arriver.

Mais ne croyez-vous pas que dans les trois quarts des ménages désunis, le premier tort ne soit à l'homme ? C'est ma conviction la plus intime. Pour mon compte personnel, je n'ai rien à redouter à cet égard ; mais pour répondre à votre argumentation, j'ajouterai : j'ai foi en moi ; je la rendrai tellement heureuse, qu'aussi coquine qu'elle puisse être — elle n'osera pas me tromper.

— Je le désire pour vous, mais si vous n’avez pas de meilleurs arguments à invoquer, vous me permettrez de vous dire que vous êtes dans l’erreur la plus profonde.

.

Comme le temps passe ! il est plus d’une heure, la voiture nous attend, c’est le moment de partir. Le *grand prix* se court à trois heures et demie, il faut arriver un peu avant, ça ne manque pas d’intérêt.

— Je ne demande pas mieux, partons de suite si vous voulez. »

Ils montèrent dans leur voiture et arrivèrent sans encombre à Longchamps.

VIII

Arrivé dans l'enceinte du pesage, Albert prit son ami Octave sous le bras.
« Si vous le voulez bien, lui dit-il, nous ferons le tour des tribunes.

— Comme il vous plaira, promenons-nous.

Mais, dites-moi, aimez-vous ces plaisirs bruyants où tout le monde rivalise de luxe — ces dames surtout — et où chacun voudrait éclipser son voisin ?

— Voyez-vous, ici comme partout, je fais des observations, des études devrais-je dire, ce serait plus vrai.

Il ne faudrait pas croire, mon cher, que tous ceux et celles qui sont ici soient à envier — c'est souvent bien le contraire.

Je trouve qu'à Paris rien n'est menteur comme la fortune.

C'est tout le contraire de la province. Là-bas, on dépense le quart de ses revenus, — quelquefois moins. Ici, c'est tout l'opposé, presque la majorité les dépensent grandement et quelquefois au delà. Il s'en trouve même qui dépensent bien plus qu'ils n'ont, et d'autres ce qu'ils n'ont pas. La devise : Après moi le déluge, règne ici dans toute sa force.

Tout le monde a la fièvre, on veut *jouir* quand même.

Vaincre ou mourir ; cette devise éminemment française se pratique aussi bien pour les affaires que pour acquérir de la gloire.

On n'admet pas de végéter.

Quand on a dit d'un homme : Il végète, c'est tout dire.

Si vous saviez avec quel air on dit ça ! c'est plus que du dédain, c'est du mépris.

Maintenant j'y suis fait, rien ne me surprend.

Il ne faudrait pas s'étonner de voir un monsieur mis à la dernière mode, ayant une voiture à lui, sa carte de pesage, et qui à la fin des courses sera à se demander où il pourra bien aller dîner, ou, si vous préférez, par qui il se fera offrir à dîner.

Voyez cet autre qui vous paraît être du meilleur monde, vous l'avez trouvé causant avec un de vos amis. Demandez-lui qui il est, — on ne le connaît pas. Et il vous répondra en étant surpris que ça vous étonne. Mais je ne le connais pas ! je ne sais ce qu'il fait ni qui il est ! je l'ai rencontré au cabaret ; il me paraît être un fort galant homme.

Voilà comment ça se passe !

Quant à cet autre qui mène grand train, on dit : Il joue à la Bourse.

De beaucoup on ne dit rien, parce qu'il y aurait trop à dire.

Quant à toutes ces dames qui sont resplendissantes de toilettes, croire que le train de vie qu'elles mènent est en raison de leur fortune serait une erreur ; telle femme dont le mari gagne dix mille francs par an, en dépense le double ; elle a donc un amant — quand elle n'en a qu'un — qui lui paye les notes de son couturier, de son carrossier, etc., etc.

.

Il y a aujourd'hui huit jours, j'étais venu aux courses, j'étais accoudé contre la banquette des tribunes, nonchalamment je fumais mon cigare, quand j'entendis derrière moi la conversation suivante : « Vous avez bien connu un tel, — le nom m'échappa ; — en voilà un qui la mène joyeuse, mais aussi quel cynisme !

Il a une très-jolie femme qui fait plus que faire parler d'elle, elle rend son mari méprisable.

Tout dernièrement, comme on le critiquait sur la position qu'elle lui faisait et sur le vilain rôle qu'elle lui faisait jouer, il n'hésita pas à répondre : Moi, jouer le vilain rôle ! mais il me semble que si l'un de nous est à plaindre ce n'est pas moi ; en effet, ma femme a un appartement au premier étage, rien ne lui manque, elle a plus que le nécessaire, elle a le superflu. — Quant à *lui*, il habite au troisième et vit comme un grigou, tandis que nous, nous ne nous refusons rien ! Vous voyez donc bien que ce n'est pas moi qui joue le vilain rôle.

— Et vous croyez que ces choses-là existent ? Moi, j'en doute ; ce sont des histoires faites à plaisir.

— Croyez-le, je suis persuadé du contraire ; ce n'est malheureusement que trop vraisemblable, quand on connaît nos mœurs parisiennes.

Un autre fait, — pendant le siège de Paris, — ce n'était certes pas le moment de faire voir combien nous valons peu.

Eh bien, un journal cita le mot que je vais vous dire, en le recommandant comme étant des plus parisiens.

Un garde national rentrant chez lui de bon matin, — il venait de monter la garde aux remparts, — trouva sa femme nonchalamment endormie, un sourire s'épanouissait sur ses lèvres.

Pauvre amie, pensa-t-il, elle fait un doux rêve, ne la réveillons pas. Malencontreusement il butta un meuble, ce qui la réveilla en sursaut.

« Bonjour, cher ami, lui dit-elle ; quel mauvais rêve que je faisais !

Figure-toi que je rêvais que les Prussiens étaient entrés dans Paris, qu'ils s'étaient introduits chez nous et que je subissais le dernier outrage ! »

— Mais c'est ignoble !

— Du tout, c'est éminemment parisien, comme le disait fort justement le journal.

— Voilà qui prouve bien notre décadence !

— Et qui vous montre sous son vrai jour notre société.

Des mots semblables peignent une époque ! Mais, puisque je vous cite des mots typiques sur les mœurs d'aujourd'hui, laissez-moi vous raconter ce qui m'est arrivé l'hiver dernier.

J'étais dans une soirée — dans le meilleur monde bien entendu ; — il était deux heures du matin, je m'amusais peu, j'étais dans l'embrasement d'une fenêtre. Un monsieur que je ne reconnus pas, — j'avais été présenté dans la maison par un ami, — vint se joindre à moi, je lui fis part du peu d'agrément que je prenais. « On s'embête à cinq louis l'heure, lui dis-je, je file.

— Je vous suivrais bien, ajouta-t-il, si je n'étais pas le maître de la maison. »

— Je préfère de beaucoup celui-là, il est drôle, tandis que l'autre !...

— Tenez, laissons ça, occupons-nous de ce que nous voyons.

Je ne sais si vous êtes comme moi, mais rien ne m'irrite comme tous ces vieux beaux — comme on les appelle — qui sont là à papillonner, à faire les gracieux auprès de toutes ces femmes.

Quand c'est entre gens comme il faut, rien à dire, au contraire, je n'ai que des félicitations à faire ; mais quand je les vois auprès d'une demoiselle Castagnette quelconque, cela m'agace au suprême degré.

Si ce sont de vieux garçons, ils ne sont que ridicules ; mais parmi eux il s'en trouve toujours qui sont mariés et pères de famille parfois.

Oh ! ceux-là sont à fustiger, n'êtes-vous pas de mon avis ?

— Si, certes.

— N'est-ce pas malheureux de voir un homme qui a des enfants dépenser son argent avec ces drôlesses !

Ce qu'il y a de plus fort, c'est que si on le lui reprochait, si on le rappelait à son devoir, il vous répondrait effrontément : « Mes enfants feront comme moi, ils travailleront ! »

Bien souvent, le malheureux qui tient un pareil raisonnement n'a jamais travaillé.

Il a succédé à son père qui, lui, a travaillé et économisé pour ses enfants, lesquels ne lui avaient pas demandé à naître, mais il avait compris toute la charge qui incombait à un père et avait pris son rôle au sérieux.

Lui n'a eu qu'à recueillir un gros héritage, et ce qu'il appelle travailler est tout simplement une distraction, vu qu'il n'y a qu'à continuer à gérer.

Tandis que ses enfants, à lui, ne pourront pas tous lui succéder ; mais il ne s'en préoccupe pas plus que ça. — Ils travailleront ! Que de fois je l'ai entendu dire !

Ah ! il y aurait long à vous en dire sur ces pères dénaturés qui dépensent follement l'argent qu'ils gagnent et celui qu'on a gagné pour eux, sans s'inquiéter de savoir comment feront leurs enfants !

Quel livre plein d'enseignements il y aurait à faire sur l'irresponsabilité des pères de famille !

Aussi, voyez-vous, quand on vient me dire que nous dégénérons parce que le respect s'en va, je n'hésite pas à le dire, ce n'est pas le respect qui s'en va, ce sont les personnes respectables qui s'en vont !

— Puisque vous êtes si bien renseigné, mon cher Albert, sur nos mœurs sociales, dites-moi à quoi et comment vous reconnaissez une femme honnête parmi toutes ces dames ; en un mot, comment vous distinguez l'ivraie du bon grain.

— Une femme honnête, dans toute l'acception du mot, est chose si rare, que pour ne pas me tromper je ne prends que les laides, et encore je parierais que si j'allais aux preuves je me tromperais souvent.

— Vous êtes renversant, vous me scandalisez !

Si nous nous occupions de chevaux, voulez-vous ? Avez-vous quelques données, vous qui vivez au milieu des sportsmen ?

— Là encore, mon cher, c'est à n'y rien comprendre ! tout le monde croit savoir et personne ne sait rien. Si je pariais, ce serait contre tous ceux qui me diraient : Je suis sûr que tel cheval arrivera premier. Soyez sûr qu'après la course tout le monde vous dira, ou du moins un grand nombre, que c'est une surprise ! ou que c'était bien l'écurie qui devait gagner, mais... pas avec ce cheval ! etc., etc.

Aussi je préfère ne pas jouer. J'aime mieux entendre toutes ces discussions sur le gagnant ; c'est plus gai et ça m'amuse d'autant plus que je ne perds pas. »

Nos deux amis, s'étant approchés des parieurs, se trouvèrent au milieu des cris.

« Mais entendez ça, mon cher, dit Albert, c'est à qui crier le plus fort, comme à la Bourse.

À propos, vous avez dû souvent aller à la Bourse, vous.

— Non, très-peu, ça m'assomme, et si vous m'en croyez, nous devrions ne pas rester par ici, car tous ces gens-là vous ahurissent.

Allons un peu sur la pelouse. » Ils continuèrent à se promener devant les tribunes, sur la piste et autour des voitures.

« Au fait, que pensez-vous de cette profession de boursiers ?

— Je ne me le suis jamais demandé, répondit Octave.

— Quant à moi, je ne comprends pas qu'un homme distingué puisse s'occuper d'affaires de bourse d'une façon militante, et Dieu sait si les agents de change jouissent d'une grande considération !

Quand une jeune fille se marie avec l'un d'eux, il semble qu'il soit inutile d'en faire l'éloge.

Songez donc, mon cher, un agent de change ! On a tout dit.

Je n'aime pas les situations usurpées, et je dis qu'il faut en rabattre ; car, après tout, c'est une profession de hurleur, de braillard et de crieur public.

Quand on voit ça de près, on n'entend que des cris, et quels cris ! On ne comprend rien, et on se demande comment ils peuvent se comprendre et surtout comment ils peuvent savoir ce qu'ils font.

Je suis bien convaincu que si on conduisait un homme, étranger aux affaires publiques, sur la place de la Bourse vers deux heures de l'après-midi et qu'on lui posât cette question : « Qu'est-ce qu'on fait là ? » Nul doute qu'il ne réponde, après avoir écouté quelques instants : « Ce n'est pas bien difficile à deviner, c'est une maison de fous, parbleu ! »

Ce raisonnement serait d'autant plus juste que tout le monde s'accorde à dire qu'il n'y en a pas mal, en effet.

Voyez-vous, on ne me sortira jamais de l'idée que, dans toute profession où la dignité s'abaisse au lieu de s'élever, il n'y a que honte, et que le gain n'est pas une excuse, au contraire.

Ah ! combien je préfère les idées chevaleresques d'autrefois !

Avec un nom comme le mien, disait le comte de ***, il n'y a que trois positions que je puisse embrasser : soldat, prêtre ou laboureur.

De nos jours, on fait ce qui rapporte le plus, sans s'inquiéter de savoir tout ce que la dignité de l'homme devra en souffrir.

Je dis plus, c'est que la plupart n'en souffrent même pas !

Le métier ne déshonore pas l'homme, dit-on. J'avoue même qu'actuellement, c'est souvent l'homme qui déshonore le métier — au figuré, s'entend.

D'aucuns appellent notre siècle — le siècle du progrès !

Pour moi, c'est le siècle du crétinisme, de l'avachissement, en un mot, le triomphe de l'épicerie...

Il est bien entendu que je ne serai jamais père de famille, et je m'en réjouis tous les jours ; car si j'avais un fils, je me ferais un cas de conscience de lui apprendre tout le mal et le peu de bien que je pense de la société.

Je commencerais par lui dire de ne pas avoir de cœur, sans cela qu'il est perdu !...

.

Mais je crois, mon cher ami, que je vous fais des critiques qui ne sont guère de circonstance.

— Cela m'intéresse autrement que de voir courir des chevaux ; j'y suis venu parce que vous m'y avez conduit et que je suis heureux d'être avec vous.

— Vous êtes trop aimable.

— Certainement j'aurais préféré aller à la campagne, loin de tout ce monde qui se jalouse et qui s'envie.

— Et vous pouvez ajouter : dont le but n'est que le jeu — pour ceux qui n'y viennent pas pour voir et être vus.

— J'entends que le *grand prix* vient d'être couru, que les Anglais sont enfoncés !

— Cela me laisse froid, car au fond je ne vois que le triomphe du jeu ! Que de malheureux ce succès ne va-t-il pas faire ! Soyez certain que demain les journaux vous annonceront plusieurs suicides.

— C'est possible, mais aussi que d'heureux il y aura !

— Tant mieux pour ceux-là et tant pis pour les autres.

Laissons tous ces beaux raisonnements, et, si vous m'en croyiez, nous filerions sur l'heure ; à la fin des courses ce sera plus que difficile, ce sera très-long.

— J'accepte, car j'en ai assez de toutes vos Parisiennes, parmi lesquelles on confond, vous en convenez vous-même, les femmes honnêtes avec les courtisanes.

Partons, je ne demande pas mieux.

— Voulez-vous que nous allions au cercle ? nous y dînerons.

Aujourd'hui ce sera très-intéressant, toutes les conversations rouleront sur les courses et nous entendrons bien des déceptions !

— Soit, j'y consens, puisque c'est mon dernier jour. »

Ils firent avancer la voiture :

« Jean, dit Albert au cocher, évitez la file, prenez les détours, conduisez-nous au cercle. Et du train ! »

Le cheval partit au grand trot.

« Je fais des remarques, mon cher Octave, que peut-être vous ne faites pas.

— C'est pardieu bien possible, car parfois vous en faites d'insensées.

— Ne trouvez-vous pas que la toilette des femmes ne vise que deux choses : la première, qui est la principale, l'effet ; la seconde, qui est la plus importante, à exciter les sens ?

— Il n'y a réellement que vous pour avoir des idées pareilles.

— Eh oui, il n'y a peut-être que moi qui puisse en avoir de semblables ; mais, voyez-vous, j'observe, et tout observateur comme moi vous dira ce que je vous dis.

Nous sommes à une époque où, tant dans les livres que dans les théâtres, on ne fait qu'exciter les sens ; c'est surtout vrai pour la toilette des femmes ; chacune d'elles fait tout ce qu'elle peut pour faire ressortir le plus possible ce qu'elle a — quand elle a quelque chose.

À l'appui de mon dire, voyez-vous beaucoup de femmes avec un châle ? Non, ça dissimule trop ! On en a bien un, puisque c'est de rigueur dans toute corbeille de mariage, mais on ne le porte pas. Ou si on le met, c'est pour aller au théâtre, — pour se couvrir, mais pas pour se parer. Ce n'est plus la mode, me direz-vous ; mauvaise raison et qui n'en est même pas une, car on n'a rien fait pour le remplacer.

Heureusement pour vous, mon cher, vous ne vous mariez pas à Paris, car sans cela je vous en eusse certainement dégoûté !

Autant que j'ai pu vous comprendre, c'est la femme dans toute sa pureté, dans toute sa candeur qui vous attire !

— Parfaitement.

— Eh bien, ici, mon cher, je me demande comment il peut y avoir une jeune fille !

D'abord, et surtout, par ce qu'elle voit !

Il est impossible qu'elle aille au théâtre, sauf à l'Opéra et à l'Opéra-Comique.

Et pourtant elles y vont ! Je n'ai pas à vous dire ce qu'elles y entendent !

Il y en a même qui vont aux cafés-concerts des Champs-Élysées.

— Oh, ça, par exemple !

— Il ne faut pas me dire le contraire, j'y en ai vu, et je puis même vous citer un fait que je n'ai pas oublié.

Dans un de ces cafés-chantants se trouvait un comique qui disait assez bien la chansonnette ; il m'amusait, et j'y allais assez souvent.

Un jour j'aperçus parmi les spectateurs un monsieur et une dame de mes connaissances. — Ils y avaient amené leur fille, les malheureux ! Inutile de vous dire ce qu'elle y vit, mais voilà un aperçu de ce qu'elle y entendit.

Heureusement qu'elle avait son éventail, — objet qui, à Paris, pour une femme, est de la nécessité la plus absolue.

Mon comique parut ; il débita sa chansonnette, qui était émaillée de pareils bijoux. — C'était après un récitatif à gros sel. — Car, comme dit le proverbe : Pas d'argent, pas de *cuisses*...

Qu'en dites-vous ?

— Je n'aurais pas cru que la censure laissât passer de semblables choses, pour être surtout débitées en public.

— C'est pourtant la vérité, je vous le certifie.

Autre chose. Vous avez dû voir tout comme moi, au salon de peinture, — une jeune fille, le livret à la main, parcourant les salles, et contemplant une nature, par trop nature, ou Joseph et Putiphar !

.

Ah ça, croyez-vous à la pudeur de cette jeune fille, dans le vrai sens du mot ? Non, cent fois non !

— Je n'ai pas à vous dire que je suis complètement de votre avis. Je vous répondrai simplement : — J'épouse une provinciale.

— Et que bien vous faites, — après avoir fait, toutefois, mes restrictions sur le mariage.

Nous voici arrivés ! »

Les deux amis laissèrent leur voiture et montèrent au cercle.

IX

Albert et Octave dînèrent au cercle, au milieu de tous ces viveurs.

Les courses furent le sujet de toutes les conversations, ce qui les intéressa beaucoup ; après le dîner ils descendirent fumer un cigare sur le boulevard.

— Comment avez-vous dîné, Octave ?

— Très-bien, cher ami.

— J'en suis très-heureux. Songez que c'est votre vie de garçon que vous enterrez, car si vous persistez à vouloir réaliser votre folie, l'année prochaine, à cette époque, vous irez voir courir le *grand prix* avec votre femme... légitime.

— Et avec sa famille, sans doute, car je compte l'inviter pour cette circonstance.

— Pauvre ami !

— Voyons, Albert, ne me plaignez pas ainsi ; si vous connaissiez ma fiancée, je suis sûr que vous envieriez mon sort.

— Oh que non !... Mais à présent, quoi que vous en disiez, je ne peux que vous plaindre, car j'ai tout fait pour vous dissuader de votre fatal projet et je n'y ai pas réussi, malheureusement.

— Voilà qui est de bonne guerre, s'avouer vaincu !

— À propos, votre future femme, — puisqu'il faut l'appeler ainsi, — est-elle fille unique ?

— Non, mon cher, elle a un frère.

— Et que fait-il ? ou que ne fait-il pas ?

— Il a une profession libérale. Il est avocat.

— Avocat !

— Oui, ça vous étonne ?

— Non, mais voilà encore une de ces professions que je n'admets guère.

— Ah bah !

— Mais oui ! Je ne parlerai pas de monsieur votre futur beau-frère, que je n'ai pas l'honneur de connaître, — quoique, du reste, il n'y ait pas de règles sans exception ; — seulement, les avocats, c'est ce que je considère comme une plaie sociale, et des plus dangereuses ? Cette habitude qu'ils ont de plaider le pour et le contre doit avoir faussé la conscience de beaucoup d'entre eux.

Je sais que tous n'acceptent pas toutes les causes, mais il y a toujours la moitié d'entre eux qui accepte les mauvaises, — à preuve que dans tous procès il y a deux avocats ; il y en a pourtant un sur les deux qui plaide sachant parfaitement qu'il a tort, — à moins que ce ne soit un parfait imbécile, — et qui déploie tout son talent pour prouver que, quoique ayant tort, il a raison.

Eh bien, je vous le demande en toute conscience, que penser d'un pareil monsieur ?

Pour mon compte personnel, je ne prendrai jamais un avocat au sérieux.

Ce sont des saltimbanques !... quand ils ne sont que ça !...

Mais, autre chose ; puisque nous sommes sur le compte des avocats, parlons des juges.

Je trouve insensé que lorsqu'un fripon assassine ou vole, on occupe un grand nombre de magistrats à s'enquérir des antécédents de ce bandit, ce qui demande souvent un temps infini, et que, de plus, toute la presse retentisse des faits et gestes de cette canaille, quand il serait si simple, à mon avis, d'instruire le plus promptement possible le procès de ce vaurien, de le faire juger et condamner par deux magistrats dont l'honorabilité serait hors de toute atteinte, et de défendre à la presse de s'en occuper.

J'ai toujours trouvé stupide la célébrité que l'on faisait à ces misérables, surtout en raison de ce que la sécurité publique y gagnait !

— Vous avez certainement des idées que personne n'a.

Quant aux avocats, je partage absolument votre manière de voir.

Seulement je vous prierai d'être tranquille sur le compte de mon futur beau-frère ; ses moyens lui permettent de ne pas prendre toutes les causes qui se présenteront et de pouvoir choisir.

— Je l'en félicite.

Mais, au fait, si nous remontions au cercle, nous verrions la salle de jeu, qui ne doit pas manquer d'intérêt.

J'ai idée que ce soir on jouera gros jeu ; ceux qui ont perdu aux courses voudront se rattraper.

Montons-nous ?

— Comme vous voudrez. »

Ils rentrèrent au cercle. La partie, ce soir-là, comme l'avait prévu Albert, fut des plus fiévreuses. Nos deux amis ne se retirèrent qu'à une heure avancée de la nuit. Albert accompagna son ami Octave jusqu'à chez lui, en se promenant.

« Ne trouvez-vous pas, mon cher, dit Octave, combien le jeu est un vice dangereux ?

— Bien certainement si, surtout lorsque ce sont des gens de médiocre condition qui en sont atteints !

— Je ne parle pas pour ceux qui ont une grande fortune. Que ceux-là jouent et perdent leur argent, dès le moment où leurs moyens le leur permettent et que cela ne les gêne en rien, ce n'est pour eux qu'un luxe, alors, rien à redire.

Mais pour ceux qui n'ont pas assez d'argent pour leurs besoins, pour vivre, en un mot, pour ceux surtout qui sont pères de famille, quelle triste chose que le jeu ! Ça dégoûte de tout, et il est bien rare qu'un joueur ruiné ne devienne pas un bandit.

Je ne sais si vous pensez comme moi à ce sujet, mais je demanderais la fermeture de tous les cercles.

— Comme vous y allez !

— Ce serait la sécurité de toutes les familles, et qui sait ?...

— Quoi ! vous croyez que vous détruiriez le jeu en faisant fermer les cercles ?

— Certainement.

— Non, mon cher, on se réunirait chez un des joueurs alors.

— Les femmes, sur lesquelles on compte trop peu pour le bien, empêcheraient ça.

— Alors il y aurait des tripots, ce qui serait pire.

— Avec une vigilante surveillance de la police, ce serait impossible.

— N'en croyez rien, les joueurs trouveraient toujours un endroit pour jouer, soyez-en convaincu.

— Eh bien, soit ; mais je dis que la famille y gagnerait à la suppression des cercles.

— Pauvre ami, comme vous vous illusionnez sur la famille !

Pour qu'elle triomphât comme vous l'entendez, il faudrait, — ce qui est très-rare, — beaucoup d'hommes comme vous.

— Vous me flattez.

— Attendez, — mais aussi beaucoup de femmes comme il y en a moins encore !

— C'est là votre erreur.

Que de ménages eussent été comme le mien sera, si on s'était marié comme je vais le faire !

.

— Je veux vous laisser toutes vos illusions ; nous voilà arrivés.

Bonsoir, cher ami, bonne nuit et bon voyage ; je n'ai pas à vous dire que je vous souhaite et que je vous désire tout le bonheur que vous méritez.

— Soyez heureux, Albert, autant qu'on puisse l'être, avec la vie que vous menez.

— Ne vous inquiétez pas de moi. J'oubliais de vous dire que je pars dans quelques jours pour un long voyage.

— Mais nous nous reverrons ?

— Si vous m'en croyez, nous laisserons le hasard faire les choses.

— Avouez que vous êtes un original comme on n'en voit pas.

— Je n'ai pas le temps de vous réfuter, mais quand je pense que je vous retrouverai marié... Horreur !

— Oh !

— C'est mon dernier mot. »

Les deux amis s'embrassèrent comme deux frères et se séparèrent.

X

Le 23 octobre 18.. — Octave P... prit l'express du soir pour Bordeaux. Il arriva chez son frère le lendemain vers huit heures, où tous les siens l'attendaient.

Le mariage devait avoir lieu le 25 à dix heures du matin, chez la mariée, et de là on devait se rendre à Notre-Dame pour la bénédiction nuptiale.

Le contrat de mariage se passa le 24 dans la soirée.

Octave se retira seul pour se recueillir, comme il disait.

Sa promenade fut longue. Tout en marchant et sans s'inquiéter de savoir où il allait, il réfléchit mûrement à l'acte qu'il allait accomplir et dont allait dépendre toute sa vie.

« Voyons, se disait-il, rentrons bien en nous-même, examinons bien toutes choses. — Cette jeune fille, dont je vais faire ma femme, comprendra-t-elle, au moins, toute la grandeur du rôle qui va lui échoir ? Appréciera-t-elle tout le bonheur dont je vais la combler ?

Est-elle digne, mérite-t-elle de devenir la compagne de toute ma vie ? Me rendra-t-elle aussi heureux que je la ferai heureuse ?

Cette existence que je vais lui faire, l'aimera-t-elle ?

.

Oui, cela ne peut qu'être !

Elle est de très-bonne famille et a reçu une éducation des plus soignées, — c'est la meilleure base.

Elle est jeune, c'est encore une enfant. C'est à moi de la former.

On a dit, et avec juste raison : Les femmes sont pour leurs maris ce que les maris les font.

Je lui dirai tout ce que j'attends d'elle.

Je la convaincrai de l'amour qu'une femme doit avoir pour son mari, surtout quand ce mari accumule, pour la rendre heureuse, toutes les joies, tous les plaisirs et tous les bonheurs !

Je l'ai dit à mon ami Albert, je l'aimerai tant... qu'elle m'aimera ! car ce serait infâme de ne pas aimer un mari tel que moi...

J'ai tort de me faire de pareilles idées. Je ne peux qu'être heureux ! Nous ne pouvons qu'être heureux ensemble ! »

.

Après toutes ces réflexions, Octave se dirigea du côté de chez son frère ; il passa devant l'église où le lendemain il devait jurer devant Dieu d'aimer toujours la femme qu'il avait choisie pour être la compagne de toute sa vie !

Arrivé devant Notre-Dame, il s'arrêta. Si l'église n'eût été fermée, il serait certainement entré ; — et là, n'étant gêné par aucun passant, — il était plus de minuit, — il donna libre cours à ses pensées.

Octave était réellement amoureux de Jeanne. Mais, ayant vu la vie de près, il comprenait toute l'importance que le mariage pouvait avoir sur la vie d'un homme tel que lui. Aussi ne cessait-il de se faire à lui-même toutes les observations qu'un ami véritable lui eût faites en cette circonstance.

Il resta là un gros quart d'heure en méditation.

« Demain, à cette heure, se dit-il, tout sera fini... Je roulerai vers Paris... avec ma femme. »

Instinctivement, il fit le signe de la croix. « Dieu est bon ! dit-il. Il me voit ; il sait que je mérite le bonheur auquel j'aspire. Il bénira notre union. » Et, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il leva les yeux au ciel et, comme pour l'interroger, il poussa cette exclamation :

« N'est-ce pas que nous serons heureux ? »

.
.

XI

Le 25 octobre, les parents et amis des deux familles se trouvaient réunis chez la fiancée.

À dix heures du matin, le maire de Bordeaux, ami intime du père de la mariée, prononça le mariage civil. Sitôt après on monta en voiture pour se rendre à l'église.

Tout le *high-life* bordelais se rappellera longtemps cette bénédiction nuptiale.

Toute la haute société s'y était donné rendez-vous.

Ce fut un des plus beaux mariages de l'année.

On marchait littéralement sur des fleurs.

Octave donnait le bras à sa belle-sœur, qui remplissait les fonctions de marraine. Devant lui marchait sa femme, conduite par son père ; elle était adorablement jolie sous son costume de mariée.

Lorsqu'on rentra dans l'église, les orgues se firent entendre. L'autel était brillamment éclairé ; un grand nombre de curieux et de curieuses remplissaient aux trois quarts l'église.

Dans cette grande et belle chapelle, en présence de tout ce monde et en raison de l'acte qu'il accomplissait, Octave eut un saisissement, il devint pâle ; tout son sang afflua au cœur qui battit avec violence. — C'était bien naturel !

« Chère belle-sœur, dit Octave, adressez à Dieu une prière du plus profond de votre cœur de femme. Demandez-lui bien qu'il nous accorde son concours pour être heureux et qu'il nous bénisse.

— Comme vous êtes ému !

— Je l'avoue. Mais n'est-ce pas que vous allez prier pour moi, que dis-je ? pour nous ?

— Ai-je besoin de vous le dire ? je suis certaine que ma prière sera écoutée, vous serez heureux.

— Dieu vous entende ! »

Ils arrivèrent au pied de l'autel. Octave s'agenouilla à côté de sa femme.

Elle aussi était tout émue !

Dieu qu'elle était belle cette fiancée ! On eût dit un ange descendu sur la terre.

Octave la contempla ; ils se regardèrent ! Leurs yeux se mirèrent une demi-seconde, et si ce regard eût pu se traduire, c'eût été la plus grande promesse d'amour qu'un homme et une femme se soient jamais faite.

.

Le prêtre qui donnait la bénédiction nuptiale était l'oncle de Jeanne. Son discours fut un des plus beaux qui aient été prononcés depuis longtemps.

Il fit le plus grand éloge de la mariée, vanta beaucoup ses qualités morales et dit à son époux de bien remercier Dieu de lui avoir accordé une femme comme celle qu'il prenait.

Parlant de lui, alors, il dit combien il était digne d'elle ! « Vous serez heureux, leur dit-il, parce que vous vous aimez, et vous vous aimerez toujours, parce que vous êtes dignes l'un de l'autre. »

Les deux époux entendirent la messe avec le plus grand recueillement.

Ils paraissaient absorbés en Dieu.

L'amour purifie tout !

Voilà un viveur parisien agenouillé au pied des autels, amoureux d'une créature de Dieu et qui l'implore pour qu'il bénisse son union et consacre son bonheur.

Quelle sainte chose que la religion ! Quelles joies pures ne procure-t-elle pas ? Que d'ivresse ! Que d'extases !

Qu'ils sont doux ces moments où l'âme se rapproche du Créateur pour se complaire en lui ! La foi nous sauve, dit-on.

Elle fait plus que nous sauver, elle nous fait vivre !

XII

La cérémonie terminée, on se rendit chez la mariée où un splendide repas était servi.

On resta longtemps à table, puis on dansa.

Vers cinq heures, les deux nouveaux époux firent leurs adieux aux invités, embrassèrent parents et amis, et se préparèrent au départ.

Octave était égoïste comme tous les amoureux, aussi avait-il décidé qu'ils partiraient le soir même pour Paris.

Les grands parents avaient bien fait quelques difficultés, avaient même dit que ce n'était pas convenable, qu'une mère devait assister sa fille de ses derniers conseils. Octave n'avait voulu rien entendre. Faites toutes les observations qu'il vous plaira, avait-il dit à sa belle-mère, donnez tous les conseils que vous voudrez à M^{lle} Jeanne, enfermez-vous avec elle jusqu'au moment du départ, je vous accorde tout ! Mais nous partirons ce soir pour Paris.

— Déjà vous vous imposez ?

— Non, je vous l'ai souvent dit, je me suis promis d'agir ainsi, et je le fais.

— Vous avez tort, cher ami, croyez-moi ! Il est bien préférable qu'une jeune fille reste avec sa mère le premier jour de son mariage — et Jeanne surtout, ma pauvre fille, qui est encore une enfant ! Pauvre chérie !

— J'en suis certain et je m'en réjouis ; seulement j'ai des idées bien arrêtées là-dessus et je désire qu'elles s'accomplissent.

Ainsi, chère belle-mère, laissez-nous libres !

— Soit, puisqu'il est impossible de vous faire changer d'idée.

— Et, tenez, voulez-vous que je sois plus franc ? Je crois que tout le monde devrait faire comme moi, ce serait plus moral.

— Oh !

— Certainement.

Ne trouvez-vous pas ce lendemain de noce gênant pour tous, pour le mari et pour la femme surtout ?

Bien des femmes m'ont dit combien elles redoutaient de se retrouver au milieu de leur famille le lendemain de leur mariage. Je les comprends sans peine ; en effet, on vous regarde autrement que d'habitude, et ces regards sont souvent très-embarrassants pour une jeune mariée, et je me suis bien promis de les éviter à ma femme.

Ainsi donc, chère belle-mère, veuillez faire, s'il vous plaît, toutes vos recommandations à ma femme, car nous partons à six heures et demie, je crois. J'ai fait retenir un coupé.

— Puisqu'il le faut, dit-elle en se levant, je vais l'aider à se déshabiller, cette pauvre enfant ! à prendre un costume de voyage. Comme c'est gai pour une jeune épouse !

— Peut-être plus que vous ne supposez !

— Eh bien, je ne le crois pas. »

Octave se retira, fut chez son frère où il était descendu, fit ses derniers préparatifs et attendit la voiture du chemin de fer qui devait venir le prendre.

Pendant ce temps, sa femme faisait, elle aussi, ses apprêts de départ.

Sa mère lui faisait ses dernières recommandations, ainsi qu'à Madelon — vieille domestique de confiance qui accompagnait sa jeune maîtresse à Paris, qui l'avait vue naître et qu'elle aimait comme son enfant.

« Vous remarquerez bien que madame ne manque de rien, n'est-ce pas, Madelon ? » ne cessait de dire la mère de Jeanne.

Ce nom de madame faisait sourire M^{lle} Jeanne, quoique très-préoccupée de savoir si elle n'oubliait rien et si tout ce qu'elle désirait emporter avait bien été mis dans ses chapelières.

Jusqu'au moment du départ, on ne sut où donner de la tête.

On aurait dit que l'hôtel était saccagé de fond en comble.

On ne voyait que domestiques courants, apportant, qui un bibelot, qui refermant une caisse, qui descendant les bagages, et cette pauvre Madelon recevant les recommandations de tous, et à qui M^{lle} Jeanne ne cessait de demander si tel et tel objet avait bien été mis dans ses malles.

Enfin l'heure du départ approche. La voiture est en bas.

Octave arrive, dit qu'on se dépêche, qu'il n'y a pas de temps à perdre.

Tout le monde voulait les accompagner.

Les plus proches parents montèrent dans plusieurs voitures et allèrent jusqu'à la gare.

Octave et sa belle-sœur prirent place dans la voiture où déjà étaient installés Jeanne avec son père, sa mère et la pauvre Madelon, qui était à se demander si elle ne rêvait pas.

Arrivé au chemin de fer, on s'embrassa, on rit et on pleura !

.

Madelon fut placée dans le compartiment des dames seules et la mère de Jeanne ne cessa de lui faire toutes sortes de recommandations jusqu'au moment du départ.

Enfin le train va partir, la cloche sonne.

Octave et Jeanne, après avoir de nouveau embrassé tous leurs parents, montèrent dans leur coupé.

La locomotive siffle, le train part, le train est parti.

.

Jeanne et Octave sont à la portière et de la main envoient un dernier adieu à leurs parents et amis.

XIII

Jeanne resta quelques instants encore à la portière du wagon.

Octave s'assit ; tout son être frissonnait. Il prit sa tête dans ses deux mains, et tout à son bonheur il pensa !...

.

Qu'il était heureux cet homme !

Pendant ces quelques minutes il éprouva plus de bonheur que bien souvent il n'y en a dans toute une existence.

« Jeanne, dit-il doucereusement, rentrez, on ne peut plus vous apercevoir.

— Je le sais, mais je dis un dernier adieu à mon pauvre Bordeaux. »

Elle rentra pourtant !... elle s'assit à ses côtés et Octave lui prit les mains.

« Ma belle Jeanne ! » dit-il.

Elle baissa ses beaux yeux.

Il resta quelques instants en contemplation.

« M'aimez-vous autant que je vous aime, Jeanne ? »

Et les yeux toujours baissés, elle lui répondit :

« Autant, je ne sais ! mais je vous aime bien.

— Que vous êtes aimable ! Il faudra nous aimer toujours ! n'est-ce pas ?

— Toujours, je vous le promets.

— Vous êtes bonne et vous êtes belle ! vous me rendez bien heureux. Si vous saviez comme je vous aime, chère petite femme adorée ! Non, vous ne pouvez pas vous figurer combien je vous aime ! Pour vous, que ne ferais-je pas, mais tout ! Vous êtes ma vie. Demandez-moi n'importe quel sacrifice et pour vous je le ferai. Pour vous... ô ma femme chérie ! »

Et se rapprochant d'elle, il lui prit un baiser.

« Si tu savais comme tu es jolie, petite femme, et comme je t'aime !... Dieu, que je vais t'aimer ! Dis-moi, dis que tu es ma femme... et que tu m'aimes bien.

— Oh ! oui, je vous aime bien !

— Rends-moi le baiser que je t'ai donné. Ces choses-là, vois-tu, mignonne, ne font que se prêter, il faut les rendre. Je suis ton créancier, tu es mon débiteur. Ainsi, ma belle Jeanne, il faut vous acquitter. Allons...

— Je n'ose pas.

— Tiens, tu es trop gentille, tu me devras davantage, — et il l'embrassa trois ou quatre fois.

— Taisez-vous ! Si on nous voyait.

— Comme tu es enfant ! Qui veux-tu qui nous voie ? Et puis, du reste, nous sommes dans notre droit. Un mari qui embrasse sa femme, quoi de plus légitime !

Réfléchis un peu, chère amie, à l'endroit où nous sommes. C'est en chemin de fer, et le train va avec une telle vitesse qu'il est impossible qu'on puisse s'apercevoir de ce qui se passe dans le wagon.

Allons, je réitère ma demande, je réclame mon dû, embrassez-moi.

— Mais, je vous l'ai dit, je n'ose pas » ; et en faisant une moue des plus gracieuses, elle répéta encore bien bas : « Je n'ose pas.

— Et pourquoi ?

— Je ne sais pas, moi !

— Mais, dis-moi, avec qui es-tu ici ?

— Quelle question ! Avec M. Octave.

— Et qu'est-ce que c'est que M. Octave ?

— C'est mon mari, tiens !

— Et vous ne voulez pas embrasser votre mari ?

— Je n'ai pas dit ça !

— Alors ?

— Mais je vous ai répété plusieurs fois que je n'osais pas.

— Il faut oser.

Ce n'est pas bien difficile d'embrasser, à moins que vous ne sachiez pas !

Ça, ce serait une raison.

— Je n'ai pas dit ça non plus. Je serai honteuse, voilà tout.

— Eh bien, armez-vous de courage, et, si vous avez une si grosse peur, fermez les yeux et embrassez un peu votre petit mari.

— Mais, bien peu alors !

— Si peu que vous voudrez. »

Et ce faisant, Octave approcha sa figure de celle de sa femme, et de ses lèvres Jeanne lui effleura la joue ; sitôt après elle rit et se mit à la portière.
« Où sommes-nous ici ? dit-elle en manière de contenance.

— Pas bien loin de Bordeaux, sans doute, car il y a à peine trois quarts d'heure que nous sommes partis.

Allons, rentrez, lui dit-il, le train va trop vite.

— D'autant plus, dit-elle en s'asseyant, que le vent vous brûle le visage. »

Octave lui reprenant les mains, lui demanda où ils allaient.

« Cette idée ! dit-elle, mais à Paris, sans doute.

— Et qu'allez-vous y faire ?

— Tiens ! mais y rester.

— Chez qui, mignonne, vas-tu demeurer ? »

Elle le regarda un instant et, comme après avoir réfléchi, lui répondit :
« Chez mon mari.

— Que tu es gentille, petite femme ! Allez-vous bien l'aimer votre mari, dites ?

— Oui, je l'aimerai bien.

— Lui aussi vous aimera, soyez-en sûre ! Il fera tout ce que vous voudrez, parce qu'il veut que sa petite femme chérie soit bien heureuse.

Mais, dites-moi, ne regretterez-vous pas vos amies ? vos habitudes, vos parents surtout ? Ne croyez-vous pas que tout ça ne vous manque et que vous ne le trouviez à dire ?

Vivre à Paris, c'est bien différent qu'à Bordeaux.

— Certainement, je crois que je regretterai ma vie de jeune fille, j'étais si heureuse !

Mon père et ma pauvre mère ! vivre sans eux — pauvres parents ! » Une larme perla aux longs cils de ses beaux yeux ; Octave s'en aperçut et avec son foulard la recueillit.

« Ne soyez pas triste, Jeanne, nous les verrons souvent, vos bons parents ; ils viendront nous voir sous peu, vous le savez, ils nous l'ont promis.

— Pauvre mère ! dit Jeanne.

— Chère mignonne, appuyez votre petite tête sur mon épaule, cela vous fatiguera moins. »

Elle pleura un peu en pensant à sa famille dont elle allait être séparée. Octave ne troubla pas cette tristesse si naturelle et resta un moment sans mot dire.

.
Il lui déganta une de ses jolies petites mains et la couvrit de baisers.

.
Peu après, elle sécha ses larmes et dit à Octave :

« Que vous êtes bon !... Je vous aime bien, allez...

— Oui, nous nous aimons, et comme nous l'a dit votre vénérable oncle ce matin en bénissant notre union : « Vous serez heureux, parce que « vous vous aimez ! » — Dites, Jeanne, comme on est heureux quand on s'aime !

— Oh ! c'est bien vrai.

.
— N'avez-vous besoin de rien, au moins ? il ne faudrait pas vous gêner, car, vous le savez, votre bonne mère a tout prévu, nous avons ici tout ce qu'il nous faut.

— Je n'ai envie de rien, merci. » Et en le regardant : « *J'ai tout ce qu'il me faut*, ajouta-t-elle.

— Chère Jeanne... Quelle vie douce et agréable nous allons mener !...

Que de plaisirs, que de joie, que de bonheur nous attendent ! Quelle belle chose que l'existence ainsi !

Il faut que notre lune de miel, à nous, dure toujours. Il faut qu'en nous voyant on nous prenne pour des mariés de la veille. Cela nous sera si facile ! Nous n'avons qu'à nous aimer toujours, et nous serons heureux toujours !

.

« À présent, petite femme, il faudrait que vous m'appeliez Octave tout court, voulez-vous ?

— Comme il vous plaira !

— Oui, cela me fera tant de plaisir ! Et puis cela doit être ; que ce soit dans un mois ou tout de suite, qu'est-ce que cela fait ?

— Pour vous, rien ! mais pour moi...

— Comment, vous n'osez pas ?

— Et quoi d'étonnant !

— Eh bien, essayons, Jeanne.

— Que voulez-vous ?

— Mais qui ?

— Octave, là. Et elle éclata de rire.

— Tu es trop aimable, ma petite femme ! » Et ce disant il lui prit la tête entre ses deux mains et se mit à l'embrasser. Par instants il lui disait bien bas à l'oreille : « Embrassez votre petit mari ; allons, embrassez-le ! » Quant à lui, il ne les comptait déjà plus. Pendant quelques minutes, on n'entendit dans le coupé que le bruit des baisers.

.

La locomotive lança un coup de sifflet qui vibra dans les airs. Jeanne en fut tout épouvantée.

« Ce n'est rien, chérie, dit Octave, c'est le train qui va s'arrêter ; en effet, tu le vois, il ralentit.

— C'est égal, ça m'a fait peur.

— Enfant !... »

Le train s'arrêta. On était à Angoulême, il était près de dix heures.

« Descendons, dit Octave, cela nous fera du bien, d'autant plus qu'il y a cinq minutes d'arrêt. Profitons-en. »

Octave ouvrit la portière, sauta sur le quai, et prenant sa jolie petite femme par la taille, la descendit comme il l'eût fait d'une enfant. Quel bonheur n'éprouvait-il pas !

Il était avec une jeune fille et cette jeune fille était sa femme !

Avec quel soin jaloux il la regardait et lui arrangeait sa toilette !

Ils se donnèrent le bras et se promenèrent sans s'apercevoir de tous les regards dont ils étaient l'objet.

Jeanne demanda d'aller dire bonjour à la pauvre Madelon.

La vieille domestique eut une joie d'enfant de revoir sa maîtresse ; il lui semblait que n'étant pas avec elle, elle en était séparée pour toujours.

On sonna, il fallut remonter en voiture.

Le train repartit.

« Allons, dit Octave, une fois qu'ils furent bien installés dans leur coupé : couvrez-vous, Jeanne, prenez votre châle.

— Je n'ai pas froid !

— C'est égal, c'est prudent. » Il lui mit son châle sur les épaules et le lui agrafa sur la poitrine.

« Là, vous êtes mieux ainsi, avouez-le !

— Je ne dis pas non ; il fait frais à présent que le train est en marche.

— Êtes-vous fatiguée ? voulez-vous dormir ?

— Mais non, il n'est que dix heures, et puis je ne tiens pas du tout à dormir.

— Bien vrai ?

— Certainement.

— Eh bien, nous allons continuer à causer alors. Voulez-vous ?

— Oui.

— Donnez-moi votre main.

— La voilà.

— Dégantez-vous, je préfère ! »

— Me voilà dégantée, êtes-vous content ?

— Enchanté. M'est-il permis de l'embrasser cette petite main ?

— Je ne sais pas, moi.

— Puisque vous n'en savez rien, c'est moi qui dois le savoir, je vais la baiser une fois ; et portant sa main à ses lèvres, il l'embrassa. À présent, dit-il, causons.

— Je veux bien.

— Je dois commencer par vous dire que, comme madame votre chère mère, je vais vous faire mes recommandations. Écoutez bien.

— J'écoute.

— Je veux, et si je dis je veux, ne me prenez pas pour un despote, car si je suis votre roi, ma belle reine, je serai un roi constitutionnel.

— Il est inutile d'ajouter ça, car je n'entends rien à la politique.

— Cela veut dire, chère amie, que je vous ferai des concessions, que dis-je ? toutes celles que vous voudrez, pourvu que vous aimiez toujours votre mari.

— Je le crois bien que je vous aimerai toujours, et vous aussi, n'est-ce pas ?

— Pouvez-vous en douter, chère amie ?

Je reprends donc, je veux que votre vie n'ait qu'un but, — aimer votre mari et être aimée de lui.

Il faut pour cela que vous continuiez à être comme si vous n'étiez pas mariée. — Ne vous négligez jamais dans votre mise, au contraire, faites comme si vous aviez à conquérir le cœur de quelqu'un !

Soyez aimante, gracieuse, aimable, dévouée, séduisante toujours, et le cœur de votre mari vous est assuré. Tout cela, chère enfant, doit peut-être vous étonner, mais comme ce sont les fondations de notre bonheur que nous construisons, je vous le dis maintenant, au risque de vous surprendre et pour n'avoir pas plus tard à me reprocher de ne l'avoir pas fait.

Ce qui fait, voyez-vous, que dans beaucoup de mariages, la lune de miel ne dure pas plus qu'un coucher de soleil, c'est que la femme se figure que, puisqu'elle a un mari, il est absolument inutile de continuer à faire comme si elle voulait être aimée.

Un mari aime toujours sa femme en se mariant, mais la durée de ce bonheur appartient bien plus à elle qu'à lui.

C'est elle qui par son amour et surtout par son savoir-faire peut le faire durer un jour ou toujours !

Que ce savoir-faire dont je vous parle ne vous effraye pas, la tâche est facile.

Vous n'avez qu'à continuer à être comme vous étiez à Bordeaux, et si vous voulez m'en croire, soyez toujours vis-à-vis de votre mari, non pas comme s'il vous aimait, mais bien comme si vous vouliez conquérir son cœur.

Je veux même être plus franc, faites comme s'il ne vous aimait pas et que vous voudriez vous faire aimer de lui.

Je m'en rapporte à votre perspicacité de femme pour ne pas être inquiet sur ce que vous aurez à faire.

Dites-moi, Jeanne, toutes ces observations que je vous fais là, vous ne doutez pas, j'aime à croire, que ce ne soit dans l'intérêt de notre bonheur à tous deux.

Je vous dis des choses qui vous étonnent peut-être, mais, que voulez-vous, je le devais, c'est à présent et non plus tard qu'il faut vous conseiller.

Ne m'avez-vous pas trouvé égoïste de ne vous parler que de moi ? Il ne faudrait pas le penser, Jeanne.

J'ai vu bien des ménages avant de me marier, et je me suis souvent dit, il ne faut pas faire comme eux, la lune de miel peut et doit être toujours, c'est pour cela que je vous recommande de faire ce qui la fait durer.

Quant à votre mari, petite femme, soyez convaincue qu'il sera pour vous ce qu'il désire que vous soyez pour lui. Il ne vous aimera pas, il vous adorera. Votre cœur pour lui sera toujours à conquérir !

Il sera à vos petits soins, vos désirs seront des ordres. Il sera pour vous ce qu'il était lorsqu'il voulait devenir votre mari !

Comprends-tu bien tout ça, petite femme chérie ?

— Oui.

— Mais autre chose, seulement je veux vous le dire bien bas à l'oreille !
Avancez-vous. »

Jeanne s'étant approchée, il la serra contre son cœur, lui fit plusieurs baisers, et bien bas lui dit à l'oreille : « Écoute bien, Jeanne, ce qui fait surtout que la lune de miel dans les mariages ne dure pas, c'est que le mari et la femme se montrent trop l'un à l'autre en *négligé*.

Conservons nos illusions, car, sitôt que nous n'en aurions plus, ce serait nos amours finis !

Comprends-tu, petite femme ?

— Oui. »

La locomotive siffla, le train ralentit et s'arrêta.

« Où sommes-nous ici ? demanda Jeanne.

— Je ne sais, dit Octave ; mais il rabattit la glace de la portière et voyant que le train venait d'entrer en gare de Poitiers : À Poitiers, dit-il.

Il est plus de onze heures, voulez-vous descendre ?

Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Non, merci.

— Maintenant, nous avons assez causé, il faut penser à dormir ; vous allez vous allonger ici, je vais vous arranger ça, vous allez voir que vous serez comme dans votre lit.

— Mais non, je préfère rester ainsi.

— Croyez-moi, Jeanne, vous ne dormirez pas si vous voulez, mais au moins mettez-vous à votre aise. » Sans attendre sa réponse, il la prit doucement par la taille, la fit retourner sur elle-même, prit ses petits pieds qu'il mit sur les coussins et elle se trouva de la sorte presque allongée.

Il lui mit une couverture roulée sous la tête, en déplia une autre qu'il étendit sur elle, la releva du bout et des côtés et elle se trouva enveloppée.

Pendant tout le temps qu'avait duré cet arrangement, Jeanne n'avait rien dit, elle faisait semblant de fermer les yeux et ce ne fut que lorsque Octave

eut complètement terminé qu'elle rouvrit ses grands yeux bleus.

Quant à lui, il s'assit tout à fait dans le coin, sortit la couverture qu'il lui avait mise en guise d'oreiller, lui releva la tête, et la reposa sur ses genoux. Elle ne fit aucune réflexion, se contenta de faire une petite moue qui lui valut plusieurs baisers !

« Que tu es mignonne, petite femme, lui dit-il, et que je suis heureux ! Et toi ?

— Moi aussi.

— Bien vrai ?

— Bien vrai.

— Es-tu bien ainsi ? »

Elle ne répondit pas.

« Voyons, es-tu mal ? réponds-moi. Cela t'ennuie-t-il ? » et les yeux à demi fermés, elle lui répondit : « Non.

— À présent il faut nous souhaiter le bonsoir, nous allons dormir : je te réveillerai à Paris où nous arriverons à cinq heures du matin. »

Il pencha sa tête sur la sienne qu'il prit entre ses mains et l'embrassa :

« Bonsoir, petite femme, dit-il, bonne nuit.

— Bonsoir.

— Mais, bonsoir qui ?

— Bonsoir... Octave.

— Que je t'aime, ma belle Jeanne ! »

Pendant quelques instants ils continuèrent à se dire bonsoir en baissant la voix de plus en plus.

Puis on n'entendit plus rien.

Jeanne, fatiguée par toutes les émotions de la journée, s'endormit !...

Octave resta éveillé. Il la contemplait !... Par moment, il l'embrassait, le plus légèrement possible, afin de ne pas la réveiller...

.

Cela dura jusqu'à Paris ; elle se réveillait bien de temps à autre pour demander où l'on était, mais elle se rendormait tout aussitôt.

Tout le temps du voyage, Octave ne cessa de l'admirer.

Il s'inquiétait d'elle comme d'une enfant.

Que de baisers ! Que d'amour il lui prodigua pendant son sommeil !

« Voilà, se disait-il, la nuit de noce que j'avais rêvée et qui se réalise.

C'est de l'amour le plus pur. Quel bonheur est comparable au mien ? Il n'y en a pas.

Je suis complètement heureux.

.

XIV

Le train arriva en gare de Paris. Jeanne se réveilla d'elle-même, et regarda Octave comme pour lui demander : « Sommes-nous arrivés ? »

« Il faut se réveiller, petite femme, dit-il, nous sommes à Paris » ; et, la couvrant de caresses, il l'aïda à se relever.

Ils descendirent de wagon et allèrent à la salle d'attente où Madelon les attendait.

La voiture d'Octave était là ; le valet de pied se présenta et Octave conduisit sa femme dans son coupé. Après l'avoir installée avec Madelon, il revint chercher les bagages.

Il monta dans sa voiture et donna l'ordre au cocher de partir.

Six heures et demie sonnaient quand ils arrivèrent boulevard Malesherbes.

Octave accompagna sa femme dans sa chambre, donna toutes ses instructions à Madelon et se retira.

.
.

Il fut se reposer dans son cabinet de travail, où il avait fait installer un lit pour la circonstance, s'allongea tout habillé et attendit.

Une demi-heure s'était à peine écoulée que Madelon frappa à la porte pour lui dire que madame était couchée.

« C'est bien, dit Octave, retirez-vous. Allez vous reposer.

— Bonsoir, monsieur, bonne nuit », dit Madelon.

Octave se releva, rentra discrètement dans la chambre de sa femme, s'approcha du lit et embrassa sa femme bien-aimée.

« Je viens vous dire bonsoir, lui dit-il, avant que vous ne vous endormiez, cela vous ennuie-t-il ?

— Mais non, répondit Jeanne.

— Allons, embrassez-moi, vous. »

Elle l'embrassa.

« Bonsoir petite femme, dormez bien ! reposez-vous et faites de doux rêves, à tantôt.

— Bonsoir... Octave, bonsoir. »

.

Octave revint dans son cabinet qui lui servait de chambre et se coucha.

Fatigué comme il l'était, il s'endormit bien vite et rêva à sa jolie petite femme.

XV

À dix heures du matin, Octave se réveilla, sonna son domestique, donna ses ordres et se leva. « La vieille bonne qui est arrivée avec nous est-elle levée ?

— Oui, monsieur, lui fût-il répondu.

Faites-la venir. »

Madelon se présenta.

« Allez, lui dit Octave, dans la chambre de madame regarder si elle est réveillée.

Demandez-lui, dans ce cas, si elle n'a besoin de rien, comment elle a passé la nuit et présentez-lui le bonjour de ma part. »

Madelon obéit et revint un instant après.

« Madame m'a chargé de vous remercier et de vous dire qu'elle avait très-bien dormi. »

« Chère Jeanne ! » se dit Octave, et s'adressant à Madelon :

« Mettez-vous aux ordres de madame, et dites-lui que nous déjeunerons à midi.

Je vais faire un tour à mon bureau, je serai là vers onze heures et demie.

À propos, demandez à madame ce qu'elle veut prendre pour attendre le déjeuner.

Madame voudra sans doute prendre un bain, vous n'aurez qu'à sonner et on vous le servira.

Je ne vous recommanderai pas, Madelon, d'être aux petits soins de madame, connaissant votre dévouement, je m'en rapporte à votre affection.

— Oh ! monsieur peut être tranquille », dit Madelon.

Octave sortit.

Madelon rentra dans la chambre de sa maîtresse.

« Dis-moi, Madelon, où est M. Octave ?

— Monsieur vient de sortir pour aller à son bureau et m'a chargé de vous dire qu'il reviendrait vers midi pour déjeuner.

Monsieur m'a bien recommandé d'être aux petits soins de madame.

— Comme il est bon ! n'est-ce pas Madelon ?

— Et aimable donc, madame.

— Oh ! oui, si tu savais comme il m'aime !

— Je le crois sans peine. On n'a qu'à voir monsieur quand il parle de madame.

— Ouvre un peu les rideaux, Madelon. »

Elle obéit.

« Comme ça..., madame ? dit-elle.

— Oui, on y voit assez.

Comme c'est joli ici ! Quelle belle chambre. Rien n'y manque !

— Certainement tout ça c'est très-joli, mais tout est beau ici, madame.

Quel appartement ! Que ça doit coûter cher !

— Sûrement.

Mais, dis-moi, je voudrais me lever ; aide-moi. »

Jeanne se leva, prit son bain, mangea un peu de chocolat sec et s'habilla.

Elle aussi ne cessait d'admirer tous ces riens qui étaient entassés dans cette chambre et que les femmes aiment tant.

Elle était tellement absorbée dans ses contemplations qu'elle n'entendit pas frapper.

Octave, car c'était lui, frappa de nouveau.

« Entrez », dit-elle ; et détournant la tête pour voir qui c'était, en apercevant Octave elle rougit légèrement !

« Bonjour, ma petite femme, lui dit-il ; comment allez-vous, ce matin ?

— Bonjour... Octave ; je vais très-bien, merci.

— Donnez-moi votre main. »

Elle la lui donna, il la prit, l'attira vers lui et l'embrassa. Il la serra un moment contre son cœur, en lui disant :

« Comme je t'aime, petite mignonne !...

Avez-vous bien dormi ?

— Oui.

— Vous devez être bien fatiguée, car vous n'avez pas pris assez de repos pour être complètement délassée.

— Si, je me trouve très-bien.

— N'avez-vous pas fait de rêve ?

— Non, du tout.

— Cela a dû vous paraître bien étrange de vous réveiller ici ?

— Oui, je l'avoue.

— Vous vous y habituerez, vous verrez. »

On frappa à la porte.

« Entrez ! dit Octave.

— Madame est servie, annonça le domestique.

— C'est bien, allez.

Dites-moi, Jeanne, avez-vous faim ?

— Non, très-peu. »

Octave s'approcha de sa femme, la pria de s'asseoir un instant sur le divan, et lui dit en lui prenant les mains :

« Dis-moi, petite femme, à qui as-tu pensé avant de t'endormir ?

Ne t'attendais-tu pas à autre chose ? Ne croyais-tu pas... »

Et sans attendre que son mari eût achevé, elle répondit, comme en ayant l'air de l'interroger :

« Du tout, mais à quoi ?

— Tant mieux. Oh ! merci. Tu es bien réellement la femme que j'avais rêvée, je t'aimerai toute ma vie, sois-en sûre, et il la couvrait de baisers... Si

tu savais comme je t'aime, petite femme adorée. Comme tu es jolie !... Que tu es mignonne, si tu savais...

Mais, au fait, le déjeuner est servi », et lui passant le bras autour de la taille, il l'aida à se relever.

« Maintenant, allons déjeuner », lui dit-il.

Ils passèrent dans la salle à manger.

Octave congédia le domestique en lui disant : « Vous viendrez quand je vous sonnerai et vous vous en irez dès que vous aurez servi. » De cette manière, pensa-t-il, je ne serai pas importuné.

« Quoique ce ne soit pas l'habitude ici, ma chère Jeanne, j'ai conservé nos traditions du Midi, du potage à chaque repas ; ainsi je vous en offre.

— Bien peu, n'est-ce pas ?

— Je dois vous dire aussi que j'entends que vous ayez bon appétit ; nous ferons, du reste, tout ce qu'il faudra pour ça ! L'hygiène, voyez-vous, est le préservatif de toutes les maladies.

Allons, vous mangerez bien ça.

— Il y en a beaucoup !

— Mais non ! Essayez, et surtout finissez-le, ne serait-ce que pour me faire plaisir... »

Après avoir mangé le potage, que Jeanne acheva à grand'peine, Octave obligea sa femme à boire du vin pur. — C'était, lui disait-il, excellent pour la santé. De tout le reste il en fut de même ; il lui fit prendre du café, — pour un peu il l'aurait fait fumer.

Enfin ils s'amusèrent beaucoup.

Le déjeuner fini, bras dessus, bras dessous, ils passèrent au salon.

Octave pria sa femme de lui faire un peu de musique.

Elle s'exécuta de bonne grâce, se mit au piano et joua l'*Invitation à la valse* de Weber.

Il s'assit sur un sofa, continua de fumer son cigare, et ne cessa de penser et de se complaire dans son bonheur.

Voilà donc, se disait-il, mon rêve qui se réalise.

Une belle et jolie demoiselle que j'aime et dont je suis aimé me fait de la musique, et cette jeune fille, c'est ma femme !... Bonheur extrême !...

Puisque tous ici-bas ne désirent et ne veulent que ça, quel plaisir est comparable au mien ?

Cet ange que je possède, pouvoir se dire qu'il est à moi seul !

Oh ! l'amour ainsi, quelle sainte chose ! Comme il est doux et pur le plaisir que j'éprouve !

Au lieu de ça, si j'avais agi comme le commun des mortels, cette belle fleur que je n'ai pas encore détachée de sa tige et qui vit dans toute sa pureté, serait effeuillée et se demanderait pourquoi je lui ai sorti si vite toutes ses illusions de jeune fille !

Le plaisir que je ressens, je ne l'éprouverais pas ; je serais donc doublement coupable, puisque nous serions deux victimes.

Pauvre enfant !

Laissons-la le plus longtemps possible dans toute sa virginité.

La réalité brutale ne triomphera que trop tôt.

Les derniers accords se firent entendre.

Octave se leva, fut jusqu'au piano et embrassa sa femme en lui disant :

« Merci, ma chère Jeanne, merci ; tu me rends bien heureux.

— Que puis-je faire pour toi, dis-le, dis ?

— Mais rien, je suis très-heureuse, moi aussi.

— Bien vrai ?

— Oui.

— Trouves-tu que je t'aime assez ? dis-le-moi. Crois-tu que mon cœur soit assez plein de toi et rien que de toi ? Sais-tu bien que je t'aime plus que ma vie et que jamais je n'ai été aussi heureux ? — Ô ma petite femme chérie ! »

Il lui prit ses deux mains et les couvrit de baisers : « Elles m'ont enchanté, dit-il, que je les récompense !... » Et lui prenant sa tête dans ses deux mains, il embrassa son beau visage avec effusion en ne cessant de lui dire : « Je t'aime tant... petite femme, si tu savais !... »

Tu comprends, n'est-ce pas, toutes ces caresses et tu les excuses ; mon cœur ne se possède plus, j'aime trop, il faut que je le dise souvent, à satiété même ; que veux-tu, ça me fait tant de bien !

.
Veux-tu me jouer un autre morceau de musique, veux-tu, ma belle Jeanne ?

— Comme vous voudrez.

— Cela ne t'ennuie pas, au moins.

— Non ; puisque ça vous fait plaisir, cela me rend heureuse.

— Que tu es bonne !

Tiens il faut que je revienne sur le canapé, car je me connais, je t'empêcherais de jouer, je t'embrasserais trop ! »

Il retourna s'asseoir et demanda à sa femme ce qu'elle allait lui jouer.

« Ce qu'il vous plaira, lui répondit-elle.

— Eh bien, une valse ; connaissez-vous *Il Baccio* ?

— Oui.

— Commencez, petite femme, je vous écoute. »

Jeanne se mit à jouer et Octave continua de rêver à la réalité de son bonheur.

.
Quand elle eut fini, il la remercia par plusieurs baisers.

.
Il faut que je sorte, j'ai besoin d'aller à mon bureau.

Voulez-vous m'accompagner ?

— Si vous le voulez.

— Mais certainement, j'en serais même très-heureux.

— Et moi aussi.

— Alors je vous laisse.

Habillez-vous pour sortir ; de mon côté, je vais me préparer », — et après l'avoir embrassée plusieurs fois, il sortit.

Elle sonna sa femme de chambre, la bonne Madelon, pour se faire aider.

Octave donna l'ordre d'atteler, prévint ses gens qu'ils ne rentreraient pas dîner et passa dans son bureau dont il avait fait, on se le rappelle, sa chambre provisoire.

XVI

Une demi-heure après ils partirent. Dans le coupé Octave dit à sa femme qu'ils dîneraient au restaurant, si cela lui plaisait.

— Mais oui, dit-elle.

— Vous serez bien sage, alors.

— Quelle idée ! Pourquoi me dites-vous ça ?

— Pour m'amuser.

Je vous ai donc fait de la peine ? je vois que vous rougissez. »

Jeanne, en effet, avait légèrement rougi, son amour-propre avait souffert de voir que son mari ne la prenait pas plus au sérieux.

« Petite femme, lui dit-il, en l'embrassant, si je vous ai dit ça, c'était pour rire. — Je sais bien qu'une recommandation semblable n'est pas à faire, surtout à une charmante petite femme comme vous. Seulement, je suis si heureux de vous traiter en enfant, si vous saviez ! Ainsi il ne faut plus faire attention à ce que je pourrais vous dire dans ce genre, c'est sans importance, d'autant plus que cela vous fait rougir et que vous êtes trop gentille ainsi ! cela vous va trop bien, il faut que malgré moi je vous embrasse, et peut-être qu'à la fin cela vous ennuerait. »

Et Jeanne, prenant un petit air courroucé, ajouta :

« Que non.

— Bien sûr ?

— Oui.

— Allons, ma belle demoiselle, laissez cet air triste, souriez un peu à votre petit mari qui vous aime tant ! Allons, petite femme, faites-lui une petite risette, voyons... »

Elle se mit à rire.

« Là, vous êtes bien mignonne et on vous aime bien, allez ! »

Le coupé s'arrêta, on était arrivé.

« Je vais vous laisser un petit quart d'heure, dit Octave ; attendez-moi, ce ne sera pas long.

Pendant ce temps, pensez à... Bordeaux.

— Méchant, dit-elle.

— Mais non, à votre famille, veux-je dire.

— Je penserai à qui je voudrai, là... Êtes-vous content ?

— Oui, petite femme, je suis dans le ravissement. À tout à l'heure. Dans un instant je serai revenu. »

Il descendit.

Restée seule, Jeanne réfléchit ; elle pensa à tout et un peu à tous, mais, et c'était bien naturel, surtout à elle.

Quoique jeune fille dans toute l'acception du mot, elle n'était pas assez naïve pour ne pas se dire que le mariage devait être différent de ce que le lui faisait son mari, mais elle ne s'en préoccupait pas davantage. Ses pressentiments étaient bien un peu déçus : « Qui sait, se disait-elle, ce qui m'attend ? C'est peut-être tout autre chose que ce que je croyais. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que mon mari m'aime beaucoup, que de mon côté je l'aime bien aussi et que je suis bien heureuse.

« ... Si pourtant je m'étais trompée ? Oh ! non, ce n'est pas possible. Mais, au fait, pourquoi irais-je me faire mille idées, peut-être plus invraisemblables les unes que les autres, quand il est si simple et si facile d'attendre !

Octave est très-aimable pour moi, il est très-gentil et nous nous aimons bien.

S'il n'y avait pas autre chose, ce serait tout de même bien agréable, surtout quand j'oserai... bien l'embrasser. »

Octave arriva, dit au cocher d'aller au bois par les Champs-Élysées, remonta dans le coupé, s'assit, et prit les mains de Jeanne en lui disant :

« Vous voyez que ça n'a pas été bien long.

Vous êtes-vous ennuyée toute seule ?

— Mais non, j'ai pensé à ma vie nouvelle, je me suis fait des réflexions.

— Et quelles sont-elles ces réflexions ? faites-m'en part, voulez-vous ?

— Oh ! ça, non, par exemple !

— Et pourquoi ?

— Parce que...

— Ce n'est pas une raison, ça. Voyons, prenez-moi pour votre confident. Vous ne pouvez pas en avoir de meilleur et, je dois vous le dire, vous n'en aurez pas d'autre. »

Elle ne comprit pas toute la portée de ce que lui disait Octave, sans cela elle eût été sans doute plus qu'étonnée ; il ne voulait pas, du reste, qu'elle le comprît tout à fait, car il savait combien il faut d'égards en pareil cas, et c'était certainement l'homme par excellence pour ne rien brusquer.

« Allons, lui dit-il de nouveau, confiez-vous à moi.

— Je n'ai pas besoin de confident, mes réflexions sont tout intimes et je ne puis vous les dire.

— C'est donc bien grave ?

— Oh ! bien certainement, non.

— Alors ?

— Eh bien, ce sont des niaiseries, des enfantillages, voilà.

— Oh ! dites-les-moi.

— Je vous le répète, je ne peux pas, et, à vous dire vrai, ça ne doit pas se dire.

— Oh ! oh !

— Vous seriez bien content n'est-ce pas de vous moquer de moi ?

— Pauvre mignonne, me moquer de toi ! y penses-tu ?

— Oh ! je sais bien. Je ne veux pas dire que vous me tourniez en ridicule, non, mais vous vous amuseriez à mes dépens.

Voulez-vous que nous changions de conversation, dites ?

— Puisque ça vous fait plaisir, oui, mais nous y reviendrons, n'est-ce pas ? Tu me le promets.

— Oui... dans dix ans.

— Fi ! la laide », dit Octave en l'embrassant.

Leur promenade au bois fut très-gaie.

Ils descendirent au café de la Cascade, prirent un verre de madère et revinrent à Paris.

Ils se firent descendre à la *Maison dorée*, où ils dînèrent.

Octave et Jeanne furent très-heureux ce soir-là !

Lui, surtout, ne cessait de se complaire dans son bonheur.

Bien des hommes et bien des femmes de tous les pays sont venus dans ce restaurant et, qui sait, se disait-il, s'il s'en est trouvé un seul dans ma situation, c'est-à-dire de dîner dans un cabaret à la mode en compagnie d'une demoiselle du meilleur monde ?

Que les hommes sont donc fous de ne pas agir comme je le fais !

Ce sont de ces raffinements de plaisirs honnêtes, dont la pureté constitue, — cela est irréfutable, — un des plus grands bonheurs que nous puissions avoir sur cette terre.

.

Quant à Jeanne, elle était rayonnante de joie.

Être avec Octave au restaurant... au milieu de tout ce monde... à Paris.

Tout cela lui montait la tête et la rendait tout heureuse.

Après le dîner, bras dessus, bras dessous, ils descendirent le boulevard, s'arrêtèrent à Tortoni, prirent un verre de malaga et rentrèrent chez eux.

Que de douces et tendres choses ils se dirent pendant leur petite promenade ! Le verbe aimer fut conjugué assurément plus d'une fois.

.

Rentrés dans leurs appartements, Octave, comme la veille, accompagna sa femme dans sa chambre, se retira tout après et attendit, comme il en avait prescrit l'ordre, que Madelon vînt le prévenir que madame était couchée.

Sitôt averti, il fut embrasser Jeanne et resta une demi-heure avec elle. Ils ne cessèrent de parler de leurs amours ; par intervalles, la conversation était interrompue et le bruit des baisers se faisait seul entendre.

.

Enfin, il souhaita le bonsoir à sa femme et rentra chez lui.

XVII

Le lendemain, le surlendemain et pendant de longs jours, cela fut tout semblable, et se renouvela en tous points.

Ils visitèrent Paris.

Octave menait sa femme au théâtre ; ils parcoururent ensemble les environs, et toujours avec eux seuls ils passèrent les plus beaux jours que l'on puisse imaginer.

XVIII

Enfin, le 25 novembre, — un mois après leur mariage, jour pour jour, — la journée s'était passée comme d'habitude ; le soir ils étaient allés à l'Opéra voir jouer *Lucie de Lamermoor*.

En rentrant chez eux, ils ne trouvèrent pas Madelon.

Une fois dans la chambre de Jeanne, Octave dit à sa femme :

« Comment se fait-il que Madelon ne soit pas là ? »

— Je ne sais pas, répondit-elle, mais je n'ai qu'à la sonner, elle est sans doute dans sa chambre et descendra. »

Une idée subite s'empara d'Octave.

Puisque les circonstances le veulent ainsi, se dit-il, que cela soit.

Ce n'est pas de mon fait, ce sera venu accidentellement et sans préméditation.

« Au fait, dit-il à sa femme, avez-vous bien besoin de Madelon ? »

— Dame, j'en ai l'habitude, mais je puis parfaitement m'en passer pour une fois.

— C'est ça, laissons-la dormir.

— Comme vous voudrez. »

Jeanne s'assit sur la causeuse, Octave se mit à ses côtés et en l'embrassant lui dit tout bas à l'oreille :

« Pour une fois... voulez-vous que je la remplace ? »

— Fi ! le vilain.

— Et pourquoi pas ? vous croyez que j'en suis incapable peut-être.

— Oh ! pour ce qu'elle fait, la pauvre fille, ce n'est pas bien difficile.

— Raison de plus.

— Oui, mais ce n'est pas la même chose !...

À vrai dire, elle ne fait que me déchausser, me dégrafer, et je lui remets, au fur et à mesure que je me déshabille, mes jupons et ma robe ; elle me dit bonsoir, me désire une bonne nuit et se retire.

— Tout cela est on ne peut plus facile !

Laissez-moi essayer, et si vous n'êtes pas contente de moi, vous me renverrez, voulez-vous ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Mais, parce que je ne veux pas, et puis vous ne devez pas faire ça.

— Si, laissez-moi faire, je vous en prie », et ce disant, il essaya de lui défaire sa robe, mais, étant mal placé, il n'y réussit pas.

« Voyez, comme vous êtes maladroit ! Oh ! laissez, vous ne sauriez pas.

— Parce que je ne suis pas bien ainsi ; avance-toi un peu. »

Au lieu de s'avancer, elle se retira en lui disant :

« Puisque vous y tenez tant que ça, voilà ce que je vous propose. Vous me déferez ma robe, et puis vous vous en irez, je ferai le reste.

— Soit, mais je te déchausserai aussi, et puis je te le promets, je me retirerai. Veux-tu ?

— Vous ne saurez pas.

— Tu verras.

— Allons ; seulement, il est bien entendu que vous vous en irez sitôt après, et, en baissant ses beaux yeux, elle ajouta... pour revenir si vous voulez. »

Octave l'embrassa en lui disant :

« Que tu es mignonne, petite femme, et que je t'aime ! »

Et le pacte fut conclu par plusieurs baisers.

Octave lui dégrafa sa robe et la lui sortit, et lui ayant ôté son col, elle se trouva décolletée, ayant les bras, les épaules et les seins nus.

.
Cette fermeté, cette blancheur de peau et la vue de tant de charmes l'émerveillèrent et l'enivrèrent à tel point qu'il outre-passa leur convention, en lui faisant un baiser sur ses belles et blanches épaules.

C'était la première fois !

Jeanne en devint pourpre et se recula un peu.

« Ne t'éloigne pas, chère petite femme, lui dit-il. Que tu es belle ainsi ! et il lui reprit un baiser, puis deux, puis trois.

— Oh ! assez, dit-elle doucement, assez, vous me rendez toute honteuse !...

Baissez la lampe, on y voit trop ! »

Octave obéit, et se remettant à ses côtés il voulut l'embrasser de nouveau, mais elle s'y opposa.

« Ce n'est pas dans nos conventions, lui dit-elle, et puis je vous ai accordé ce que vous vouliez, soyez gentil, retirez-vous.

— Oh ! non, tu manques de parole ! Tu sais très-bien qu'il est convenu que je dois débarrasser tes jolis petits pieds ; laisse-moi donc faire.

Tiens, allonge-toi sur la causeuse, tu verras, ce sera très-facile. »

Et en obéissant, elle lui dit : « C'est bien pour vous faire plaisir. »

Octave la déchaussa, et sans lui rien dire il essaya de lui retirer ses bas.

À peine sentit-elle sa main au-dessus du genou, qu'elle se releva promptement en lui disant :

« Oh ! mais je ferai le reste !

Je crois que c'est fini.

— Pourquoi ?

— Ah ! vous m'avez promis de vous retirer quand je vous le dirai. Allons, Octave, il faut tenir votre promesse.

— Alors, dit-il, puisqu'il le faut, j'obéis.

Mais, avant de m'en aller, comme je dois revenir, tu tousseras pour me prévenir que je peux rentrer. Est-ce entendu ?

— Je vous le promets. »

Avant de partir, il l'embrassa en lui disant :

« Tousse vite, petite femme, n'est-ce pas ?

— Oui », lui dit-elle.

Octave sortit, referma la porte et écouta religieusement pendant quelques instants.

Enfin ! une petite toux timide et peu accentuée se fit entendre.

Octave rentra, sa femme était couchée ; il s'assit sur le bord du lit, se pencha vers elle et lui dit en l'embrassant :

« L'aimes-tu ton petit mari ? dis-moi, dis !

— Oui, je l'aime bien !

— Lui aussi, petite femme, il t'aime bien !

Si tu savais comme tu es gentille ainsi ! Que tu es belle et comme je t'aime. »

Il voulut la découvrir un peu, mais elle se plaignit du froid.

Ils continuèrent de s'embrasser...

Octave parla de se retirer pour la laisser dormir, mais elle lui demanda d'un petit air câlin :

« Pourquoi ? »

Il en éprouva un sensible plaisir.

« Alors tu veux que je reste avec toi, petite femme ? »

Et sans lui répondre, elle enfonça sa petite tête sous la couverture en lui disant :

« Éteins tout à fait la lampe, petit homme. »

Octave éteignit, poussa le verrou de la porte et revint l'embrasser.

« Où es-tu, petite femme ? » lui demanda-t-il.

Elle s'était glissée à l'opposé du lit et lui cria bien bas :

« Ici ! »

Il la prit dans ses bras, la couvrit de baisers en lui disant :

« Oh ! tes lèvres !... ta bouche, petite femme !... donne !... donne !...

.

XVIII

Octave et Jeanne vécurent heureux pendant deux ans sans qu'aucun incident particulier vînt troubler leur bonheur.

Leur lune de miel, comme l'avait prédit Octave, durait encore, aussi s'aimaient-ils comme aux premiers jours.

Ils vivaient loin du monde, ils se suffisaient !

Leur plaisir était d'être ensemble, de voyager seuls et de s'amuser seuls.

La société, avec toutes ses petites jalousies, leur déplaisait.

Ils aimaient à vivre dans ce grand Paris, au milieu de ces rivalités sans nombre, parfois de ces haines, sans y prendre part et surtout sans s'en inquiéter.

Ils passaient l'hiver dans la grande ville et l'été aux bains de mer ou en voyage.

La première année ils allèrent dans le Midi, chez la famille de Jeanne ; la seconde, ils furent à Trouville.

XIX

Nous les retrouvons au commencement de la troisième année de leur mariage.

C'était un soir d'hiver, ils étaient au théâtre.

Octave n'avait pas revu son ami Albert de G... depuis la fameuse journée du grand prix de Paris. Il savait qu'il était parti pour un long voyage, et il ne se dissimulait pas que sitôt son retour il leur ferait une visite.

Albert de G... était revenu depuis longtemps ; mais, connaissant les idées de son ami Octave, il ne voulut pas aller le voir.

« Quand je le rencontrerai, s'était-il dit, je lui dirai que je suis arrivé de la veille. Il le croira ou ne le croira pas, mais je ne veux pas m'introduire chez eux.

S'il est heureux, il doit être jaloux, et je ne veux pas qu'il suppose que je pourrais envier son bonheur et surtout sa femme ; donc, je laisse faire les événements. »

Ce soir-là, ils se rencontrèrent à l'Opéra.

Octave reçut son ami Albert avec beaucoup d'amitié et le présenta à sa femme.

Ils passèrent une grande partie de la soirée ensemble dans la loge d'Octave.

Albert fut invité à dîner pour le lendemain.

Il se rendit à l'invitation de son ami.

Les deux amis étaient enchantés de s'être retrouvés.

Octave dépeignit à grands traits à Jeanne le type d'homme qu'était Albert ; seulement il ne remarqua pas combien ce caractère d'homme la

rendit rêveuse.

.

XX

Albert devint l'ami véritable des deux époux. Il les quittait peu.

Ses idées paradoxales les faisaient beaucoup rire. Son scepticisme sur toutes choses ne cessait de les amuser ; aussi ne s'en séparait-il qu'à contre-cœur.

Une soirée où Albert n'était pas là, Jeanne parla de lui à Octave.

« Dis-moi, lui disait-elle, quel drôle d'homme que ce M. Albert !

— N'est-ce pas ? Oh ! oui, c'est un être bien bizarre.

Incapable de faire du mal à un enfant, brave comme une lame d'épée, et avec cela ne croyant à rien, ni à Dieu ni à diable !

Il n'est pas encore assez libre avec toi pour se permettre certaines observations sur l'humanité.

Tiens, vois-tu, il est trop amusant quand il a dit tout le mal possible des hommes et qu'il vous dit en éclatant de rire :

« Je ne crois plus qu'à une chose, c'est à la fidélité des femmes ! »

— Comment, il dit ça !

— Il ne faut pas que cela t'étonne, il en dit bien d'autres !

Ah ! si tu savais comme il vous traite !

Les femmes, dit-il encore, je les méprise en général, et celles que je connais en particulier.

— Mais, sais-tu, Octave, que c'est un homme dangereux !

Pourquoi le reçois-tu comme tu le fais avec tant d'amitié ? et ce qu'il y a de plus fort en tout ça, c'est que vous avez l'air de vous accorder parfaitement.

— Assurément.

Albert, je te le répète, est le meilleur garçon du monde et c'est de plus — ce qui est assez rare — un homme d'honneur.

Ses idées abracadabrantes, comme je lui dis parfois, m'amuse beaucoup !

Mais, s'il te déplaît, si sa société t'importune, tu n'as qu'à le dire, chère amie, et je le prierai de ne plus revenir.

— Il ne me déplaît pas, au contraire, il m'amuse beaucoup et me fait souvent rire ; mais je ne lui croyais pas des idées comme celles que tu viens de me dire.

— Ah ! comme il dit : On ne dit ça qu'entre hommes !

— Le malheureux !... enfin, si c'est ton ami.

Seulement, dis-lui bien que jamais, au grand jamais ! je ne veux qu'il me tienne de pareils propos.

À toi, c'est différent.

— Oui, oui, chère amie.

Mais, dis-moi, si on se couchait ? il est plus de onze heures.

— Je veux bien. C'est égal, ce M. Albert, je ne l'aurais pas cru comme ça.

— Allons ! bon, tu vas voir qu'il te fera peur maintenant.

— Je ne dis pas ça ! Mais quel homme ! mon Dieu, quel homme !... »

Ils se couchèrent, et, tout en se déshabillant, Jeanne ne fit que penser à cet original d'Albert, comme disait Octave.

XXI

De son côté, Albert, il faut le dire, ne cessait de penser à la femme de son ami.

Il en était amoureux fou !

Parfois il se disait qu'il ne remettrait plus les pieds chez eux ! Que ce serait indigne ! Que si Octave comptait sur un homme, c'était sur lui.

« Si un malheur arrivait par mon fait, se disait-il, ce serait infâme !

Non-seulement je me perds en aimant cette femme, car je ne pourrais jamais l'avoir ; elle aime trop son mari pour ça !

Mais elle-même, si elle venait à m'aimer, ce qui ne peut être, qu'arriverait-il ?... Et lui, pauvre Octave ?

Non, il faut que je quitte Paris.

Il faut que je parte. Je suis incapable d'une mauvaise action !

Si j'ai jamais été l'ami d'un homme et qui soit le mien, c'est Octave !

Je ne dois donc pas le tromper !

Je ferai mieux ! se disait-il encore.

Je n'aurai peut-être pas le courage de partir, je le sens bien, je l'aime trop !

J'irai au-devant du danger, je dirai tout à Octave ; je veux le prévenir, je veux lui dire que je suis fou, que je suis amoureux de sa femme ! qu'il me défende sa porte, qu'il se méfie de moi ; que, lorsqu'un amour violent est entré dans le cœur d'un homme tel que moi, qui ne suis arrêté par rien, je suis capable de tout pour arriver à mes fins.

Je lui dirai qu'il parte, lui, avec sa femme ; car il faut bien que j'en convienne, je l'aime tellement qu'il me serait impossible de faire un acte de

courage comme celui de partir.

.

Oh ! cette femme ! c'est mon mauvais génie.

Cet ange est un démon, puisque je l'aime !

.

Quoi ! après tout ce que je sais, tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai vu, devenir éperdûment amoureux d'une petite pleurnicheuse de province ?

Ah ! quel vilain tour que m'a joué mon cœur ! Et moi qui croyais n'en plus avoir !

Ô femmes !... femmes !... femmes !...

.

Quelle incompréhensible chose que le cœur humain !

Qui sommes-nous donc, pour qu'un petit être différemment construit que nous, nous transforme ainsi ?

Sommes-nous des hommes ou des pantins dont on tire les ficelles ?

.

Ah ! je le vois bien, le cœur est fait pour aimer et doit aimer, ou plus tard, et c'est ce qui m'arrive, — il aime trop !

Alors c'est plus que dangereux, c'est terrible !...

.

.

Et pourquoi, au fait, ne me l'avouerais-je pas ?

Cette femme, comme je l'aime !... Je n'ai jamais ressenti ce que j'éprouve !

J'ai la tête en feu !

Oh ! ma tête ! je te croyais plus forte que ça !

Je t'aurais crue incapable de me faire commettre une lâcheté.

J'aurais cru que le cœur t'obéissait toujours ! que la force motrice était là, et tu succombes ! le cœur triomphe ! je suis amoureux... »

XXII

Les bons sentiments s'évanouirent bien vite, et l'amour, qui fait tant de malheureux, tenait une victime de plus.

.

Albert continua de fréquenter Octave et devint très-assidu auprès de sa femme.

Il ne se dissimula pas — il connaissait trop le cœur humain pour ça — qu'il finirait par gagner cette pauvre femme ou du moins à l'intéresser à son sort.

De son côté, Jeanne ne voyait pas Albert avec déplaisir, au contraire.

La femme est surtout un être avide d'inconnu, et c'est bien vrai ! Cet homme, qui l'avait effrayée alors que son mari lui avait dit qui il était, l'intéressait à présent, et au lieu de le fuir elle le recherchait.

Quel sentiment éprouvait-elle ? il serait bien difficile de le dire et surtout de le définir.

Mais elle aimait à se trouver avec lui, à l'entendre causer et à lui faire raconter sa vie.

.
.

Une après-midi où Octave était à son bureau, Albert, qui devait dîner avec eux, arriva plus tôt que d'habitude.

Jeanne le reçut. Ils causèrent en attendant Octave.

Après avoir échangé quelques banalités de circonstance, Albert résolut de tenter un grand coup, au risque de tout briser.

« Je suis trop malheureux ainsi, se disait-il, il faut que j'en finisse. » Il n'attendait que l'occasion, elle se présentait, il en profita.

« Si vous saviez comme je suis à plaindre, chère madame ! lui dit-il.

— Vous m'étonnez ! vous, un joyeux viveur, qui riez et vous moquez de tout !

— C'est vrai ! mais il est une chose dont je me moquais et qui me tient maintenant.

— Et quelle chose cela peut-il être ? grand Dieu !

— Cette chose, c'est l'amour. J'aime ! je suis amoureux comme un fou. »

De la façon dont il avait regardé Jeanne en disant ces mots, elle rougit. Mais, sans avoir l'air de s'en être aperçu, il continua :

« Et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que la femme que j'aime est à un autre. — C'est une femme mariée. »

C'était tellement direct que Jeanne ne put que comprendre, elle baissa les yeux ; mais, revenant bien vite à elle-même, elle lui dit :

« Il faut l'oublier.

— Pourquoi ?

— Puisque c'est une femme mariée, vous ne pourrez jamais l'avoir.

— Pourquoi ?

— Pour deux raisons : la première c'est que cette femme appartient à son mari ; la seconde, c'est que, si elle est honnête, elle ne consentira jamais à se donner.

— Écoutez, madame, j'en ai déjà trop dit, et pourtant je veux vous en dire davantage ; il faut que vous sachiez tout.

« J'ai mené, comme on dit, la vie à grandes guides.

J'ai eu des maîtresses tant et plus, et dans toutes les classes de la société.

Je n'en ai jamais aimé aucune Mon cœur a donc été sevré.

Aujourd'hui, il parle ! j'aime comme il n'est pas possible d'aimer !

Oh ! ayez pitié de moi ! Ne me repoussez pas, car la femme que j'aime, c'est vous !... »

Jeanne le regardait sans mot dire. Elle ne voulait pas s'avouer que son silence était un acquiescement.

Et puis, au fond, elle était heureuse de s'entendre dire qu'il l'aimait ! cet homme ! ce tueur de femmes ! ce don Juan ! ce sceptique ! ce blasé... qui avait eu tant de maîtresses...

Oh ! le cœur de la femme, qui pourra le comprendre jamais ?

Albert lui prit la main et continua :

« Dites-moi que vous ne me détestez pas ! que je vous fais pitié... mais dites-moi quelque chose !... »

Elle ne répondit pas ; elle était comme fascinée, incapable de se défendre et même de rien dire.

Cet homme la dominait et elle paraissait en être heureuse ou du moins son regard le disait.

« Vous penserez de moi ce que vous voudrez, ajouta-t-il, que je suis un bandit, un homme infâme ; que je n'ai droit à aucune excuse ! mais je vous aime trop ; il faut que je vous aie... » et il l'embrassa avec effusion

.
.
.

Jeanne resta là, inerte, comme évanouie.

XXIII

Albert essaya de la faire revenir à elle. Il n'y put réussir, elle restait toujours étendue sur le canapé sans connaissance.

Il entendit la voix d'Octave dans l'antichambre.

Effrayé, il passa à côté dans son cabinet de travail.

Une boîte de pistolets était sur un meuble.

Froidement, il l'ouvrit, les arma, en prit un à chaque main et se fit à lui-même ces réflexions :

« Je ne crois qu'au hasard, c'est donc lui qui doit me tuer.

Cette femme que je viens de déshonorer, et cet ami dont j'ai tué le bonheur et empoisonné la vie, c'est chez lui que s'est commis le crime, c'est ici qu'aura lieu la réparation.

Après ce que je viens de faire, un duel est inévitable.

Je connais trop Octave pour savoir qu'il ne me tuerait pas ici ! Et comme la vertu est toujours récompensée ici-bas, je serais capable de le tuer.

J'entends du bruit dans le salon ; on va venir, on vient.

Rendons-nous justice : et il se tira deux coups de pistolet, l'un à la tête et l'autre dans la région du cœur.

Il tomba raide mort.

À ce moment Octave entra.

XXIV

Octave en entrant dans le salon, trouvant sa femme allongée sur un canapé sans connaissance, ne comprit rien à cette scène.

Les domestiques lui ayant dit que M. Albert de G... était là, il ouvrit les portes qui donnaient dans le salon afin de le chercher et de lui demander l'explication de ce qui se passait.

Ce n'est qu'en ouvrant la porte de son cabinet, qu'il entendit les deux détonations et vit son ami rouler à ses pieds.

Un éclair subit illumina sa pensée ; — il comprit tout !...

.
.
.

Il revint au salon ; tous les domestiques étaient accourus au bruit des coups de pistolet, et s'empressaient autour de madame. — La pauvre vieille Madelon était là à ses côtés à lui faire ses plus belles câlineries pour la faire revenir à elle. Rien n'y faisait. Octave se pencha sur sa femme, l'embrassa au front en disant :

« Pauvre créature !...

Faites-lui respirer des sels et ouvrez les fenêtres ! » ajouta-t-il.

Il se retira dans la chambre de sa femme, qui était la sienne maintenant... mais, hélas !

Il s'assit sur la causeuse où tant de fois il s'était assis, ayant sa femme à ses côtés ou sur ses genoux, la comblant de caresses.

Il prit sa tête dans ses deux mains et se mit à pleurer.

.

Revenant à lui : « Ça m'a fait du bien, dit-il.

Voilà donc ce que c'est que la vie !... Tout arrive.

J'avais prédit à Albert, quel homme ! qu'il serait amoureux !... Il l'a été et en est mort. Et lui, le misérable ! m'avait dit que je serais une victime ! Seulement il aurait dû me dire que ce serait par lui... enfin !

Mon Dieu que je suis malheureux ! et pourtant ce mal qui m'arrive, je ne le méritais pas !

Cette femme que j'ai tant aimée, la malheureuse ! me déshonore.

Sa faute nous sépare à jamais !

Mais qu'est-ce donc que la femme ! Les Arabes ont-ils raison de la tenir enfermée ? la liberté qu'on leur accorde, la méritent-elles, ou en sont-elles indignes ?...

.

Que vais-je devenir à présent ? et elle ? Dieu ! me séparer de Jeanne, vivre sans cette enfant que j'aimais jusqu'à l'adoration !

Oh ! c'est trop douloureux, c'est trop dur. Il faut que je parte.

Quant à elle, je vais écrire à sa famille de venir la chercher ! »

Il pleura longtemps.

.
.

On frappa à la porte, c'était Madelon qui venait lui dire que madame était très-bien depuis un moment et qu'elle demandait à le voir.

La malheureuse ! se dit-il.

Non, je ne la reverrai pas.

Il faut que je parte ! je vais voyager ; j'irai en Suisse, en Italie, que sais-je !... j'essayerai de l'oublier, si c'est possible. Il ne faut pas que je la voie.

Et pourtant... quelle vie vais-je mener à présent, séparé d'elle pour toujours !

.

Votre femme, ce n'est pas comme une maîtresse ; on ne peut pas dire j'en prendrai une autre.

Non, la loi s'y oppose.

Je suis enchaîné pour la vie ; il faut que je subisse ma peine.

Je suis condamné au célibat et je ne suis point coupable.

Ô législateurs, faites des lois, oui, mais faites-les justes au moins,

.

Ainsi, je suis trompé par ma femme ! Mon honneur exige que je la chasse ; et de par la loi, je dois, je suis forcé de vivre seul.

Mais, pourtant je veux aimer, moi !

Il faut que j'aime !

Ma vie n'a eu qu'un but, celui d'aimer et de vivre avec une femme digne de moi.

Je ne puis donc m'atteler à une drôlesse que j'aurai en location.

Non, c'est une vraie femme qu'il me faut.

Je l'avais trouvée ! Dieu seul peut dire combien je l'aimais !

Cette femme me trompe, elle est donc indigne de moi, je la chasse, et c'est justice.

La loi me donne raison et droit, mais m'oblige à vivre seul !

Il m'est défendu d'avoir des enfants, de les aimer, d'en être le père.

La paternité m'est interdite parce que j'ai trouvé une femme indigne de moi !

Mais je les adore, les enfants ! et me voilà condamné à n'aimer que ceux des autres ou mes bâtards !

.

Voilà pourtant ce que font les hommes ! Ils devraient au moins faire les lois un peu dans leurs intérêts.

Et à Dieu, que lui ai-je fait ?... s'il existe ! Que dis-je ? et pourtant, il ne peut qu'être bon, et il ne l'est pas en me punissant.

L'innocence ne doit et ne peut être punie !

Je ne suis pas coupable et je suis châtié !

.

On parle de progrès ; mais le véritable serait, à mon avis, celui qui commencerait par améliorer la condition sociale de l'homme.

S'il y avait des tribunaux où je puisse prouver mon innocence, ne serait-il pas juste et naturel de me permettre de me remarier ?

C'est vrai, me dira-t-on. Mais le divorce n'est pas dans nos mœurs !

Alors ne parlez pas de civilisation ! car mon cas est inique et contre nature. »

XXV

Toutes ces réflexions traversèrent le cerveau d'Octave en moins de temps qu'il n'en faut pour les transcrire.

Enfin, épuisé, exténué, n'en pouvant plus, il se décida à passer dans le salon.

Quand il parut, Jeanne se mit les mains sur le visage en lui disant :

« Ne me regarde pas !

— Ce n'est pas pour ça que je viens non plus, mais pour vous dire que je vais écrire à votre famille pour lui apprendre votre conduite inqualifiable.

Quant à moi, je vais faire faire mes malles, je pars à l'instant et vous ne me reverrez jamais.

Alors elle se leva comme mue par un ressort, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon.

« Votre crime est impardonnable, lui dit-il, il faut nous séparer.

— Mais je ne veux pas ! Je ne suis pas coupable !

Cet homme, que m'a-t-il fait, je n'en sais rien. Je n'y étais plus. J'avais perdu connaissance.

S'il y a un crime de commis, c'est cet homme qui est le coupable ; c'est votre ami, je ne suis que sa victime.

— Tout ce que vous voudrez, arguez en votre faveur tout ce qu'il vous plaira ! vous ne détruisez pas le fait.

Il existe et il est terrible. La victime, puisque vous en parlez, c'est moi qui vous aimai plus que ma vie.

— Pardonne-moi, oh ! pardonne-moi !

— Jamais ! adieu ! »

Mais elle se cramponna à lui en lui disant :

— Tu ne t'en iras pas ! si je vis, je veux que ce soit avec toi.

Tu es mon seul et mon unique amour ! La vie sans toi m'est impossible.

Pardonne-moi ou tue-moi !...

— Ah ! le voilà bien, le grand mot : tue-moi. »

Et la rejetant loin de lui, il s'écria, en s'éloignant :

« Te tuer, malheureuse ! mais ne sais-tu pas que la mort est plus qu'une expiation, c'est une délivrance ! Tu vivras. »

FIN.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Cunegondel
- Khardan

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>
2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur